Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 94 (1986)

Artikel: Un pasteur-naturaliste du XVIIIe siècle : Elie Bertrand (1713-1797)
Autor: Weidmann, Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-69736

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un pasteur-naturaliste du XVIIIe siècle
Elie Bertrand (1713-1797)

MARC WEIDMANN

En 1961, Léon Michaud[1] souhaitait qu'on perpétuât le souvenir d'Elie Bertrand en donnant son nom à une des futures rues d'Yverdon. Son vœu fut exaucé et la rue Elie-Bertrand, toute proche de la rue de Félice, dessert désormais un nouveau quartier au Sud d'Yverdon.

Si par hasard un des habitants de cette rue voulait en savoir davantage sur Bertrand, il trouverait de courtes notices dans divers dictionnaires[2], inexactes ou incomplètes. Il finirait peut-être par

---

N. B.: C'est grâce aux encouragements stimulants de Marguerite et d'Albert Carozzi (University of Urbana, Illinois) que ce travail a vu le jour. De nombreuses personnes m'ont en outre aidé de diverses manières: Mesdames M. Gaillard (Bibliothèque d'Yverdon) et Denise Cornamusaz (Musée d'Yverdon), Messieurs Emile Sermet, Henri Cornaz et Jean-Louis Wyss (Yverdon), Kenneth B. Bork (Denison University, Ohio), Marie-Claire et Jean-Pierre Berger (Munich), les Bibliothécaires et Archivistes de Berne, Neuchâtel et Lausanne. Un premier texte a été lu et critiqué par M. et A. Carozzi, par L. Wettstein et par H. Cornaz. Le texte final en fut grandement amélioré, mais les erreurs et omissions qui y subsistent sont les miennes et non les leurs. A tous vont mes chaleureux remerciements.

[1] LÉON MICHAUD, *Bi-centenaire du Musée d'Yverdon. Notice historique*, Yverdon 1961, p. 7.

[2] ALEXANDRE-CÉSAR CROTTET, *Histoire et Annales de la ville d'Yverdon*, Genève 1859, p. 591-593. BERNARD STUDER, *Geschichte der physischen Geographie in der Schweiz bis 1815*, Berne 1863, p. 242-243. FRÉDÉRIC JEANNERET ET JAMES BONHÔTE, *Biographies neuchâteloises*, Le Locle 1863, t. 1, p. 44-49. ALBERT DE MONTET, *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois*, Lausanne 1877, t. 1, p. 51-52. EUGÈNE ET EMILE HAAG, *La France protestante ou vies des protestants français*, Paris 1847, t. 2, p. 232-234. LOUIS-GABRIEL MICHAUD, *Biographie universelle*, Paris 1854, t. IV, p. 183. *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, Neuchâtel 1924, t. 2, p. 147.

dénicher l'unique biographie qui lui fut consacrée il y a 130 ans[3]. Il y lirait que la vie et l'œuvre de Bertrand sont «un bel exemple de ce que peuvent le travail et la persévérance joints aux vertus du chrétien»[4]. Mais certains historiens modernes sont d'un autre avis: Perret, qui n'aime guère Bertrand, le traite de «maître-fourbe»[5], Guyot parle du «cauteleux pasteur-naturaliste»[6], alors que d'autres sont plus prudents et restent perplexes: l'«énigmatique Bertrand»[7], «le caractère de ce savant a été diversement apprécié»[8], «le dualisme [de sa pensée et de ses actes] ou si l'on veut une suite d'inconséquences que nous ne nous chargeons pas d'expliquer et que nous nous abstenons de juger»[9].

Qui était donc «ce Vaudois tour à tour et à la fois théologien et géologue, linguiste et philosophe, et par-dessus tout moraliste»[10], ce savant et encyclopédiste reconnu, lu et cité dans toute l'Europe, cet ami et correspondant de quelques-uns des plus grands noms du siècle (Voltaire, Haller, Linné, Maupertuis, etc.)?

Il ne sera pas facile de répondre à cause de l'ambiguïté et des dimensions du personnage, mais surtout parce que nos sources sont peu abondantes, d'inégale valeur et rarement de première main.

Sources

A la fin de sa vie, Bertrand rédigea une autobiographie qui fut publiée par de Guimps[11], puis par Berthoud[12], et nous en possé-

---

[3] Roger de Guimps, *Notice sur M. Elie Bertrand d'Yverdon*, dans *Journal Soc. vaud. utilité publique*, Lausanne 1855, 16 p.

[4] R. de Guimps, *op. cit.*, p. 16.

[5] Jean-Pierre Perret, *Les imprimeries d'Yverdon au 17e et au 18e siècle*, Lausanne 1945, p. 126 (*BHV* 7).

[6] Charly Guyot, *Le rayonnement de l'Encyclopédie en Suisse française*, publ. dans *Recueil de travaux publ. par la Fac. Lettres Univ. Neuchâtel* 26, 1955, p. 92.

[7] Louis Edouard Roulet, *Voltaire et les Bernois*, Neuchâtel 1950, p. 8.

[8] Paul Dumont, *Jean-Elie Bertrand (1713-1797)*, dans *Rev. théologie et philosophie* 38, Lausanne 1905, p. 223.

[9] Henri Vuilleumier, *Histoire de l'Eglise réformée du Pays de Vaud sous le régime bernois*, Lausanne 1933, t. IV, p. 327.

[10] *Ibidem*.

[11] R. de Guimps, *op. cit.*, p. 2-5 et 16.

[12] Ch. Berthoud, *Les deux Bertrand*, dans *Musée neuchâtelois*, mars-avril 1870, p. 5-7.

dons encore une copie manuscrite[13]. C'est un résumé très sec, en style télégraphique, qui passe notamment sous silence toute l'activité littéraire et scientifique de l'auteur. On y lit notamment:

> «Sur diverses informations et différentes questions qui me furent faites par feu mon neveu le professeur et par Mr. Ostervald, ils avaient formé le projet de faire une collection de mes ouvrages sur l'histoire naturelle et de mettre à la tête un mémoire sur ma vie. Ce projet n'ayant pas été exécuté et le mémoire sur ma vie se trouvant fait en ébauché, Mr. Ostervald m'en envoya une copie sur la fin de 1789. J'y ai trouvé quelques légères erreurs et partout les préventions et l'indulgence de l'amitié; j'ai cru cependant devoir le conserver pour mes successeurs.»[14]

Cette biographie rédigée par Osterwald fut donc vérifiée, et probablement corrigée, par Bertrand lui-même. De Guimps l'a recherchée en vain et la considérait comme perdue[15]. Elle était par contre connue de Berthoud[16] et de Crottet[17], qui en ont eu communication par son propriétaire de l'époque, Louis Vulliemin, mais qui n'en ont guère tiré parti. C'est pourtant un document remarquable, même s'il ne vise pas à la plus parfaite objectivité[18].

L'autobiographie et le mémoire d'Osterwald m'ont servi de base pour le présent travail; par la suite, je ne m'y référerai explicitement que lorsque des citations en seront données.

Une autre biographie partielle fut rédigée d'après les indications de Bertrand et publiée en 1757; elle apporte quelques compléments intéressants[19].

---

[13] Bibliothèque cantonale et universitaire, Lausanne (abrégé: BCU), Ms. hist. 860 b. 4 feuillets grand format, «copié de l'original». Daté du 25 avril 1795. Les deux versions publiées diffèrent du manuscrit par quelques variantes et omissions mineures. Cité plus loin «Autobiographie».

[14] BCU, Ms. hist. 860 b feuillet 3, «...mon neveu le professeur...»: il s'agit de Jean-Elie Bertrand (1737-1779), cf. Ch. Berthoud, *op. cit.* Frédéric-Samuel Osterwald (1713-1795): banneret de Neuchâtel en 1762, éditeur et politicien, cf. Jeanneret et Bonhôte, *op. cit.*, t. 2, p. 145-148.

[15] R. de Guimps, *op. cit.*, p. 5.

[16] Ch. Berthoud, *op. cit.*, p. 7, n. 3.

[17] A. Crottet, *op. cit.*, p. 593.

[18] F.-S. Osterwald: Mémoire sur la vie de Monsieur Elie Bertrand. Ms., cahier relié, 74 p., s.d. (vers 1789?). BCU, Ms. hist. 860 a. Cité plus loin «Osterwald». Ce document n'est pas signé.

[19] Johann Christian Strodtmann, *Geschichte des Herrn Elias Bertrand*, publ. dans *Das Neuen Gelehrten Europa* XII, Wolfenbüttel 1757, p. 859-869.

Les lettres écrites ou reçues par Bertrand seraient pour nous d'une inestimable valeur, et nous savons qu'elles furent très nombreuses[20], mais bien peu ont été conservées et recensées[21], si bien qu'Osterwald fut le premier à regretter que Bertrand n'ait pas «conservé des copies de ce grand nombre de lettres qu'il a écrites à divers savans sur différentes matières, mais nous savons qu'il les a détruites, de même que la pluspart de celles qu'il recevoit»[22].

Par ailleurs, on ignore ce que sont devenus les notes, manuscrits et papiers personnels de Bertrand accumulés au cours de sa longue vie; de Guimps, qui était en relation avec les derniers représentants de la famille Bertrand d'Yverdon, n'en fait pas mention[23].

A part la biographie d'Osterwald, notre principale source réside dans les nombreuses publications de Bertrand qui sont un reflet de ses préoccupations et de son inlassable activité. Je me suis efforcé d'en dresser une liste aussi complète que possible.

Son œuvre de théologien et de moraliste, abondante mais peu originale, a été analysée par Dumont[24] et par Vuilleumier[25], si bien que je ne l'aborderai pas.

Si Bertrand fut le premier géologue vaudois et un des rares dont les travaux et la réputation ont traversé les frontières, il a été depuis bien longtemps oublié chez nous, ... et c'est d'Amérique que nous viennent deux études récentes qui soulignent son importance dans

---

[20] Lettre de E. Bertrand à Jean Hartwig de Bernstorff (1712-1772), diplomate et homme d'Etat au service du royaume de Danemark. De Berne, 29.9.1759: E. Bertrand affirme qu'il a 65 correspondants dans toute l'Europe. Rigsarchiv, Copenhague; copies à la Bürger Bibliothek, Bern (abrégé: BBB), Mss h h, XIV, 151.

[21] Les lettres de et à Voltaire sont publiées par Théodore Besterman, *The complete works of Voltaire — Correspondence*, Geneva, Banbury and Toronto 1968-1976, vol. 85 à 134. Plus de cent lettres de Voltaire à E. Bertrand, seulement deux lettres de E. Bertrand à Voltaire (D 6193 et D 7365). Des lettres à Haller, Herrenschwand et V.B. de Tscharner se trouvent à la BBB. Celles adressées à la Société typographique de Neuchâtel (F.-S. Osterwald et Jean-Elie Bertrand) sont à la Bibliothèque de la ville de Neuchâtel (abrégé: BVN). On en a quelques autres dans les archives de la Bibliothèque publique d'Yverdon.

[22] Osterwald, *op. cit.*, p. 71-72. Lettre de E. Bertrand à Osterwald. D'Yverdon, 10.4.1776: «Je n'ai conservé aucune correspondance à Florence et à dire vrai nulle part...» BVN, Ms. 1121.304.

[23] R. de Guimps, *op. cit.*, p. 5.

[24] P. Dumont, *op. cit.*

[25] H. Vuilleumier, *op. cit.*, p. 125 s., p. 324-327.

le développement de la science géologique au XVIIIe siècle[26]. Cet aspect-là de l'œuvre de Bertrand ne sera donc pas repris ici.

De nombreux travaux traitent avec plus ou moins de détails des relations de Bertrand avec ses contemporains célèbres: Voltaire[27], les Encyclopédistes de Paris et d'Yverdon[28], Stanislas-Auguste Poniatowski roi de Pologne[29].

La famille Bertrand

On a très souvent confondu Elie avec son frère Jean et avec son neveu Jean-Elie: confusions de dates ou de prénoms d'autant plus faciles qu'ils furent tous trois pasteurs et tous trois auteurs de nombreux ouvrages publiés entre 1750 et 1780. Il importe donc de passer brièvement en revue les Bertrand d'Orbe et d'Yverdon[30].

La famille Bertrand est originaire de Toulouse et l'une de ses branches vint en Suisse en 1684 avec *Henri*, fils de François-Elie, «religionnaire fugitif». Il s'installe à Genève, puis en 1688 à Yverdon, dont il devient bourgeois en 1711 et où il meurt en 1729. Il acquiert également la bourgeoisie d'Orbe. On le dit «pharmacien-confiseur», d'autres sources disent «médecin». Il eut cinq filles et deux fils:

Jean, le cadet, qui n'eut que des filles.

Elie, l'aîné, apothicaire à Orbe où il fut justicier et président du Consistoire et où il mourut en 1757. Epoux de Marie Favre, il eut une fille et trois fils:

---

[26] KENNETH B. BORK, *God's order and nature's record: Elie Bertrand's 1766 Commentaries on Theories of the Earth*, à paraître dans *Linda Hall Library, Kansas City, Symposium on: « The Enlightenment and Earth history »*, Edited by W.B. Ashworth (in press, 1985). MARGUERITE AND ALBERT CAROZZI, *Elie Bertrand's changing theory of the Earth*, paru dans *Archives des Sciences*, Genève 37/3, 1984, p. 265-300.

[27] L.E. ROULET, *op. cit.* — RENÉ POMEAU, *La religion de Voltaire*, Paris 1956. — GRAHAM GARGETT, *Voltaire and Protestantism*, dans *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 188, 1980.

[28] EUGÈNE MACCABEZ, *F.B. de Félice (1723-1789) et son encyclopédie, Yverdon 1770-1780*, Bâle 1903. — J.-P. PERRET, *op. cit.* — CH. GUYOT, *op. cit.*

[29] JEAN FABRE, *Stanislas-Auguste Poniatowski et l'Europe des lumières*, paru dans *Publ. Fac. lettres Univ. Strasbourg* 116, 1952. — E. ROSTWOROWSKI, *La Suisse et la Pologne au 18e siècle*, publ. dans *Echanges entre la Pologne et la Suisse du 14e au 18e siècle*, Genève 1964.

[30] BCU, Ms. Is 2212: Actes concernant la famille Bertrand bourgeoise d'Yverdon. — A. CROTTET, *op. cit.* — CH. BERTHOUD, *op. cit.* — Osterwald, *op. cit.*, p. 1-3.

Henri, l'aîné, qui fut conseiller à Orbe où il mourut en 1740, laissant une fille et deux fils: *Jean-Elie* (1737-1779), pasteur puis professeur de belles-lettres à Neuchâtel, où il était aussi codirecteur avec son beau-père F. S. Osterwald de la Société typographique. Et *Pierre*, négociant et banquier à Berne.

Jean, le second (1708-1777), né et mort à Orbe, où il fut premier pasteur, doyen de la classe d'Orbe et de Grandson. Traducteur de divers ouvrages anglais ou allemands, auteur de nombreux travaux d'agronomie, membre et lauréat de la Société économique de Berne. Il eut deux filles [31].

Elie, le cadet (1713-1797), à qui est consacrée la présente étude, qui eut une fille décédée à 18 ans, et un fils: *Jean-Charles*, né en 1746, qui étudia la théologie à Lausanne en 1764-1766. Il devint conseiller, puis justicier, et enfin assesseur baillival à Yverdon. Marié deux fois, il eut cinq filles et un fils. Cette branche de la famille Bertrand s'est éteinte avec Mlle *Françoise-Justine* Bertrand (1784-1859), décédée à Yverdon.

Enfance et études

Elie Bertrand naquit à Orbe le 13 mai 1713, le cadet de trois frères. Il semble que ses parents ne se soient guère souciés de sa première éducation puisqu'il est tout d'abord mis en nourrice trois ans au Moulin de Chavornay, puis en pension à Goumoëns chez le ministre suffragant Lafoux, «un réfugié pauvre et sans conduite», ensuite à Orbe chez le «prosélyte régent Neuville, plus appliqué à la pêche et à la chasse qu'aux progrès de ses disciples», et enfin, dès 1726[32], à Lausanne, où «sentant mon ignorance, je m'appliquai avec une excessive ardeur, ... mais sans méthode et sans règle».

En 1728, il entre à l'Académie pour des études de belles-lettres latines et grecques, de philosophie et de mathématique avec les professeurs Ruchat, d'Apples, Treytorrents. En 1731, il commence des études de théologie qu'il va poursuivre à Genève dès 1732, attiré par la réputation de Turretini. Il y fréquente également les

---

[31] *Eloge historique de Mr. Jean Bertrand*, dans *Journal helvétique*, janvier 1778, p. 25-29.

[32] Je reprends ici les dates données par l'Autobiographie (cf. *supra* n. 19), qui diffèrent quelquefois de celles qui figurent dans Osterwald, *op. cit.* Les citations de ce paragraphe sont tirées de l'Autobiographie.

cours de physique et mathématique de Cramer et celui de droit naturel de Burlamaqui. Déjà à cette époque, Bertrand mène de front plusieurs activités puisque, en plus de ses études, il est l'instituteur de Robert-Guillaume Rilliet-Boissier, futur premier syndic de Genève. Il est en outre choisi comme préteur des étudiants de l'Académie.

Après deux années à Genève, il revient à Lausanne, qu'il quitte bientôt, au printemps 1735, pour Leyde, voyageant «sur le bateau de M. Mandrot, avec Allamand»[33]. A l'Université, il suit notamment les cours de physique expérimentale de S'Gravesande, tout en s'engageant comme «gouverneur de la direction des études» du fils aîné du comte de Wassenaer-Twietzel. Il a rejoint à Leyde son frère Jean qui y publiait des traductions de l'anglais et éditait une feuille hebdomadaire, *Le Philanthrope*[34]. C'est à ce périodique qu'Elie donnera, anonymement, ses premiers essais littéraires qui sont des textes traitant de morale chrétienne. Il collabore aussi à *La nouvelle Bibliothèque ou Histoire littéraire des principaux écrits*[35], mais toutes ses contributions sont anonymes et non identifiables.

Bien qu'on lui propose de s'établir en Hollande, il rentre en Suisse en été 1738 et vient à Lausanne, logeant chez le banneret Polier de Bottens, afin de se préparer aux «épreuves», qu'il subit avec succès. Il reçoit l'imposition des mains en mars 1740 et signe le Formulaire[36]: «c'étoit le but principal auquel il avoit toujours dirigé ses études variées»[37].

Le pastorat

Le jeune pasteur Bertrand est nommé à Ballaigues en septembre 1740. Pendant quatre ans, il desservira cette paroisse, tout en habi-

---

[33] J.N.S. Allamand (1713-1787): Vaudois d'origine, devenu ensuite professeur de sciences naturelles à Leyde. Cf. LEON D. BRONGERSMA, *Rijksmuseum van Geologie en Mineralogie. Past, present and future*, dans *Scripta Geologica* 48, Leiden 1978, p. 77.

[34] *Le Philanthrope*, relié, forme deux volumes in-12, imprimé à La Haye par Jean Martin Husson en 1738-1739; BVN, cote Q 6204.

[35] *La Nouvelle Bibliothèque ou Histoire littéraire des principaux écrits*, imprimée par P. Paupié, La Haye 1738-1742, puis par Gosse Junior, La Haye; «Jusqu'au 15ème volume, il y a nombre d'articles de Mr. E. Bertrand», affirme Osterwald, *op. cit.*, p. 4.

[36] ACV, Bdd 103, p. 31.

[37] Osterwald, *op. cit.*, p. 5.

tant chez ses parents à Orbe. Dès cette époque, il parcourt le Jura, observant les roches et récoltant des pétrifications.

Mais une modeste église de village n'était guère «convenable à ses talents»[38]: il est bientôt appelé, le 29 septembre 1744, comme second pasteur de l'Eglise française de Berne après y avoir remplacé gratuitement pendant quelques mois le titulaire malade. Il sera élu premier pasteur en juin 1756[39].

Au début de la même année 1744, il épouse Louise Main, d'une famille de réfugiés du Gâtinais établie à Morges, qui lui donne une fille en 1745 (morte à Orbe en 1763) et un fils, Jean-Charles, en 1746.

Installé à Berne, il remplit sa fonction avec un zèle sans défaut. Il se fait remarquer par ses sermons et notamment par ceux qu'il prononça en 1749 pour fustiger la conjuration de Samuel Henzi et consorts et pour chanter les louanges du gouvernement, si bien qu'«on désira qu'ils fussent imprimés»[40]. Il publie d'autres sermons encore[41], des disputes théologiques[42], et un nouveau catéchisme[43]. En réponse à des critiques adressées par Angliviel de la Baumelle au gouvernement aristocratique bernois, Bertrand publie en 1753 un vigoureux pamphlet dans lequel il proclame son attachement au régime de LL. EE. et son mépris pour ceux qui, dans le Pays de Vaud, voudraient secouer leur paternelle sollicitude; il parle de Davel en ces termes:

---

[38] Osterwald, *op. cit.*, p. 6.

[39] ACV, Bdd 51/6, p. 161 et 51/7, p. 81.

[40] E. Bertrand, *Trois sermons prononcés à Berne à l'occasion de l'heureuse découverte d'une conspiration contre l'Etat*, Lausanne 1749. Les deux premiers sermons sont de Bertrand et le troisième de J.G. Altmann, traduit en français.

[41] E. Bertrand, *Tentamen philosophicum de Cultu Divino*, paru dans *Museum Helveticum*, Zurich 13, 1749, p. 37-57. — *La cause et l'usage des afflictions, ou sermon sur 1. Corinth. XI, vers. 52, prononcé à Berne, dans l'Eglise française, le 18 octobre 1750*, Neuchâtel 1751.

[42] E. Bertrand, *Observationes quibus Rev. Cel. Jacobi Elsneri Dissertatio apologetica de stella solis magis visa modesto examini subjicitur, atque V. Cel. J.G. Altmanni sententia novis stabilitur rationibus*, paru dans *Museum Helveticum*, Zurich 21, 1751, p. 122-146.

[43] E. Bertrand, *Instructions chrétiennes, ou abrégé du catéchisme*, Zurich 1753. Nouvelle édition à Lausanne 1756. Traduit en allemand par le pasteur Zollikofer et publié sous le titre de *Christliche Unterweisungen*, Leipzig 1767. Réédité, toujours à Leipzig, en 1779, 1785 et 1809.

«le Fanatique rempli de je ne sçai quelles pensées et de quels projets, [qui] voulut s'armer sous le prétexte du Bien Public...»[44]

Il avait été appelé à concourir pour la chaire de mathématique et physique expérimentale de l'Université de Berne, mais il déclina cet honneur. Par contre, «il ne crut pas se devoir dispenser de paroitre»[45] lorsque l'Académie de Lausanne l'invita en novembre 1750 au concours pour repourvoir la chaire de théologie qu'occupait Ruchat[46]. La dissertation de Bertrand, présentée en février 1751, fut publiée[47] après que le poste eut été attribué à Secrétan, car «on voulut retenir le pasteur à Berne...»[48].

Mais son ministère pastoral et ses travaux de théologie n'occupaient qu'une partie de son temps, soigneusement organisé et toujours bien rempli par une capacité de travail peu commune. Il augmentait sans cesse son cabinet d'histoire naturelle par des achats, échanges et récoltes sur le terrain; il en publie en 1752 un premier catalogue abrégé[49].

Il rédige encore à cette époque plusieurs travaux théoriques importants sur la géologie, qui vont attirer sur lui l'attention du monde savant européen[50] et augmenter encore le nombre de ses correspondants. Bertrand savait d'ailleurs fort bien soigner sa

---

[44] *Lettre de Mr. Bertrand sur un passage d'un livre intitulé: Mes Pensées, par Mr. Angliviel de la Beaumelle, concernant la République de Berne. Avec un avertissement de Mr. Formey*, paru dans *Nouvelle Bibl. germanique* 12, 1753, p. 84-98 et *Journal helvétique*, janvier 1753, p. 21-39.

[45] Osterwald, *op. cit.*, p. 9.

[46] ACV, Bdd 51/6, p. 82. Un autre des postulants fut F.B. de Félice, cf. E. MACCABEZ, *op. cit.*, p. 10.

[47] *Eliae Bertrandi praelectio theologica de Foedere Dei cum Abrahamo facto in Gen. XVII: 7.8.9.10*, paru dans *Museum Helveticum*, Zurich 23, 1751, p. 435-460.

[48] Osterwald, *op. cit.*, p. 9.

[49] *Idem*, p. 10. Je n'ai pas retrouvé ce premier catalogue; s'agit-il d'une erreur d'Osterwald?

[50] E. BERTRAND, *Mémoire sur la structure intérieure de la Terre*, Zurich 1752, 152 p. — *Réflexions sur la théorie de la Terre, de Mr. de Buffons* (sic), dans *Journal helvétique*, septembre 1754, p. 227-245. Signé V[erbi]D[ei]B[ertrand]M[inister]. — *Essai sur les usages des montagnes, avec une lettre sur le Nil*, Zurich 1754, 412 p. Le 17e chapitre est intitulé: «Essai de la minérographie et de l'hydrographie du canton de Berne». C'est le premier inventaire des ressources naturelles minérales du canton. Bertrand plaide en faveur d'un soutien gouvernemental à de tels inventaires, dont l'intérêt économique est à son avis primordial; c'est une idée très neuve pour l'époque, la première allusion à un futur service géologique national... que les Suisses attendent toujours en 1986! Ce travail fut fort apprécié à Berne et une traduction allemande, largement diffusée, parut dans les *Mineralogische*

publicité en faisant insérer, ou en rédigeant lui-même anonymement, des comptes rendus élogieux ou des extraits de ses propres ouvrages dans de nombreux périodiques. C'est ainsi qu'il collabore régulièrement à la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux Arts*, à la *Nouvelle bibliothèque germanique*, au *Journal helvétique*[51].

Autant l'intérêt scientifique de ses travaux que le réseau serré de ses relations épistolières firent de Bertrand «le plus académicien des hommes»[52]: de 1752 à 1762, ce ne sont pas moins de seize Académies et Sociétés savantes qui vont lui adresser leur diplôme de membre associé, agrégé ou honoraire[53]. Et il ne devait pas en être peu fier puisque, dans son autobiographie rédigée en 1795, il précise soigneusement à l'intention de ses héritiers que:

Belustigungen, 2, p. 218-248. — On trouvera dans M. AND A. CAROZZI, *op. cit.*, une analyse critique détaillée du «Mémoire» et de l'«Essai», ainsi que de leur écho auprès des naturalistes contemporains.

[51] *Bibliothèque des Sciences et des Beaux Arts*, rédigée par M. Chais et imprimée à La Haye par Gosse et Pinet, 1754-1778. — *Nouvelle Bibliothèque germanique*, rédigée par Samuel Formey et imprimée à Amsterdam par Schreuder et Mortier, 1746-1759. — *Journal helvétique* ou *Mercure suisse*, édité et imprimé à Neuchâtel et à Berne par A. Droz et consorts jusqu'en 1767, puis par F.B. de Félice et consorts (1767-1769), enfin par la Société typographique de Neuchâtel (F.-S. Osterwald et J.-E. Bertrand) dès 1769. On trouvera un répertoire assez complet des comptes rendus et critiques parus dans la presse européenne contemporaine, au sujet des ouvrages d'E. Bertrand dans GOTTLIEB EM. DE HALLER, *Bibliothek der Schweizergeschichte*, Berne 1785-1787, 6 vol. (t. 1, art. 1085, 1164, 1769, 1774; t. 2, art. 9, 29; t. 3, art. 435, 659, 742, 745; t. 6, art. 1683).

[52] CH. BERTHOUD, *op. cit.*, p. 8.

[53] Date de la nomination, nom de l'Académie ou Société savante, nom du correspondant de Bertrand qui l'a proposé (source: Osterwald, *op. cit.*, *passim*):

1752 Académie de Berlin — Maupertuis et Formey,
1754 Académie de Göttingen — Haller,
1755 Académie de Leipzig — Gotsched,
1756 Académie de Mayence — ?
1756 Société de physique de Bâle — ?
1758 Société des Arts et des Sciences de Florence — Manetti,
1758 Société royale de Turin — Allioni,
1758 Académie de Nancy — Comte de Tressan,
1759 Académie de Bavière — ?
1759 Académie de Lyon — Voltaire et le Conseiller de la Tourette,
1759 Société économique de Berne — Engel, Tscharner, Tavel, etc.,
1760 Société royale d'agriculture de Paris — ?
1760 Société royale d'agriculture de Tours — Marquis de Turbilly,
1761 Société royale d'agriculture de Lyon — ?
1762 Société royale de Dublin — ?
1776 Société des amis curieux de la nature, Berlin — ?

«tous les diplômes des autres Associations et des Académies sont dans la cassette avec d'autres actes et titres»[54].

Dès le retour d'Albert de Haller à Berne en 1753, après son long séjour à Göttingen[55], d'étroites relations vont se nouer avec Elie Bertrand. Ce dernier collabore à la traduction par Auguste Tissot et à l'édition en français à Lausanne du fameux traité de Haller sur l'«Irritabilité»[56]. Il en publie des comptes rendus et des extraits en 1754 et 1755[57].

En 1758, à la demande du comte de Tressan, de Nancy, qui s'étonnait du fait que l'on parlait deux langues dans le canton de Berne, Bertrand compile les données linguistiques et historiques sur la question[58]. Et l'année suivante, il dresse un répertoire bibliographique sur l'Histoire de la Suisse[59].

Ses travaux dans des domaines aussi divers que la physiologie, l'histoire et la linguistique ne l'empêchent pas de poursuivre assidûment ses recherches dans ses deux domaines de prédilection: la géologie et la théologie[60].

Sur ce dernier sujet, il ne se contente pas de rédiger ses sermons, dont «on se demande vraiment à quel moment il [les] préparait»[61], mais il traduit de l'anglais et publie ceux de Doddridge en y joignant

---

[54] Autobiographie, *op. cit.*, p. 2.

[55] Heinz Balmer, *Albrecht von Haller*, paru dans *Berner Heimatbücher* 119, 1977, avec une bibliographie complète.

[56] Albert de Haller, *Dissertation sur les parties irritables et sensibles des animaux*. Traduit du latin par Auguste Tissot, Lausanne 1755, 100 p. Voir la correspondance Haller-Tissot en 1755 dans: E. Hintzsche, *Albrecht von Hallers Briefe an Auguste Tissot*, Berne 1977, p. 40.

[57] Anonyme (très probablement E. Bertrand), *Précis de la dissertation de M. de Haller, ... sur l'Irritabilité*, traduit du latin par M. Tissot, dans *Journal helvétique*, décembre 1754, p. 588-607. E. Bertrand, *Lettre sur l'Irritabilité hallérienne*, dans *Nouvelle Bibl. germanique* 16, 1755, p. 299-314. Bertrand y parle aussi du récent travail de Tissot, *L'inoculation justifiée*... Lausanne 1754.

[58] E. Bertrand, *Recherches sur les langues anciennes et modernes de la Suisse et principalement du Pays de Vaud*, Genève 1758.

[59] *Lettre de Mr. Elie Bertrand à Mr. de Dangeul, contenant une notice des historiens suisses*, dans *Journal helvétique*, mars 1759, p. 272-286.

[60] On a attribué à Elie le mémoire de physique signé «Bertrand» et intitulé: *Examen des réflexions de Mr. le Chevalier d'Arcy sur le principe de la moindre action*, paru dans *Mém. Classe Mathém. Acad. roy. Berlin* 17/1, 1753, p. 310. C'est une erreur, car son auteur est le mathématicien genevois Louis Bertrand. Voir J. Ch. Strodtmann, *op. cit.*, p. 859.

[61] L.E. Roulet, *op. cit.*, p. 181.

une intéressante préface sur l'onction dans la prédication, «qualité essentielle à tout discours chrétien»[62]. Il projette une édition populaire du Nouveau Testament avec de courtes notes explicatives, car «l'ouvrage doit être abrégé et non chargé. Il est destiné au commun des Fidèles, il faut ménager leur tems et leur dépense.»[63] Et c'est en professionnel expérimenté qu'il ne craint pas d'aborder des questions pratiques concernant l'architecture des édifices religieux, leurs problèmes d'acoustique dus aux emplacements respectifs de l'orgue et de la chaire du prédicateur, la disposition des bancs des auditeurs, etc.[64].

Toujours soucieux du bon renom de l'Eglise et du gouvernement qu'il sert, il réagit avec vigueur aux critiques qui leur sont faites de l'étranger, réaffirmant sa soumission à LL. EE. et au dogme de l'Eglise officielle[65].

En effet, Bertrand «avait trouvé le moyen d'être en bonne odeur auprès des potentats de la cité de l'Aar, si jaloux pourtant de leur réputation de fidélité à la sainte doctrine»[66]. Le Sénat académique de Berne va donc lui confier plusieurs tâches importantes: la traduction en français de la «Confession de foi» de H. Bullinger[67], une révision de la liturgie de l'Eglise française[68], mais surtout l'élaboration d'un code unique et cohérent qui rassemble les nom-

---

[62] P. DODDRIDGE, *Nouveaux sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte, avec une préface du traducteur* (E. Bertrand) *sur l'Onction dans les discours sur la religion*, Genève 1759. — La biographie de Michaud, *op. cit.*, p. 183, attribue à E. Bertrand une traduction de la «Théologie physique» et de la «Théologie astronomique» de William Derham, qui aurait été publiée en 1760, in-8. Cela doit être une erreur de Michaud, car, si ces deux ouvrages ont bien été donnés par Bertrand en 1763 à la Bibliothèque d'Yverdon, il s'agit de l'édition de 1729-1730, chez Chaubert, Paris.

[63] E. BERTRAND, *Projet d'une nouvelle édition du Nouveau Testament avec les réflexions morales du R.P. Quesnel abrégées*, dans *Nouvelle Bibl. germanique* 18/2, 1756, p. 451-458.

[64] E. BERTRAND, *Lettre sur la construction et l'arrangement intérieur d'une église destinée à l'usage des protestants*, dans *Journal helvétique*, février 1755, p. 125-145.

[65] E. BERTRAND, *Lettre à l'occasion d'un article inséré dans la Bibliothèque impartiale* (T. XVII. 136) *sur l'état de la Religion dans la Suisse française*, dans *Journal helvétique*, novembre 1758, p. 501-515 et février 1759, p. 198-200.

[66] H. VUILLEUMIER, *op. cit.*, t. IV, p. 80 s.

[67] *Confession de foi des Eglises de la Suisse réformée, de H. Bullinger. Traduite du latin* [par E. Bertrand] *sur ordre et aux frais du Souverain, avec une préface du traducteur*, Berne 1760, 160 p. 2e éd. à Lausanne 1834, avec le *Formulaire du consentement de J.H. Heidegger, traduit par J. Barbeyrac.*

[68] *Les prières ecclésiastiques et la manière de célébrer le service divin. Pour l'usage des Eglises du Pays de Vaud*, Berne 1761, 84 p.

Fig. 1. Elie Bertrand, peint à Berne en 1749 par Sigmund Barth (1723-1772). Huile sur toile, 87,5 × 72,5 cm. Musée du Vieil Yverdon.
(Photo P. Milliéry)

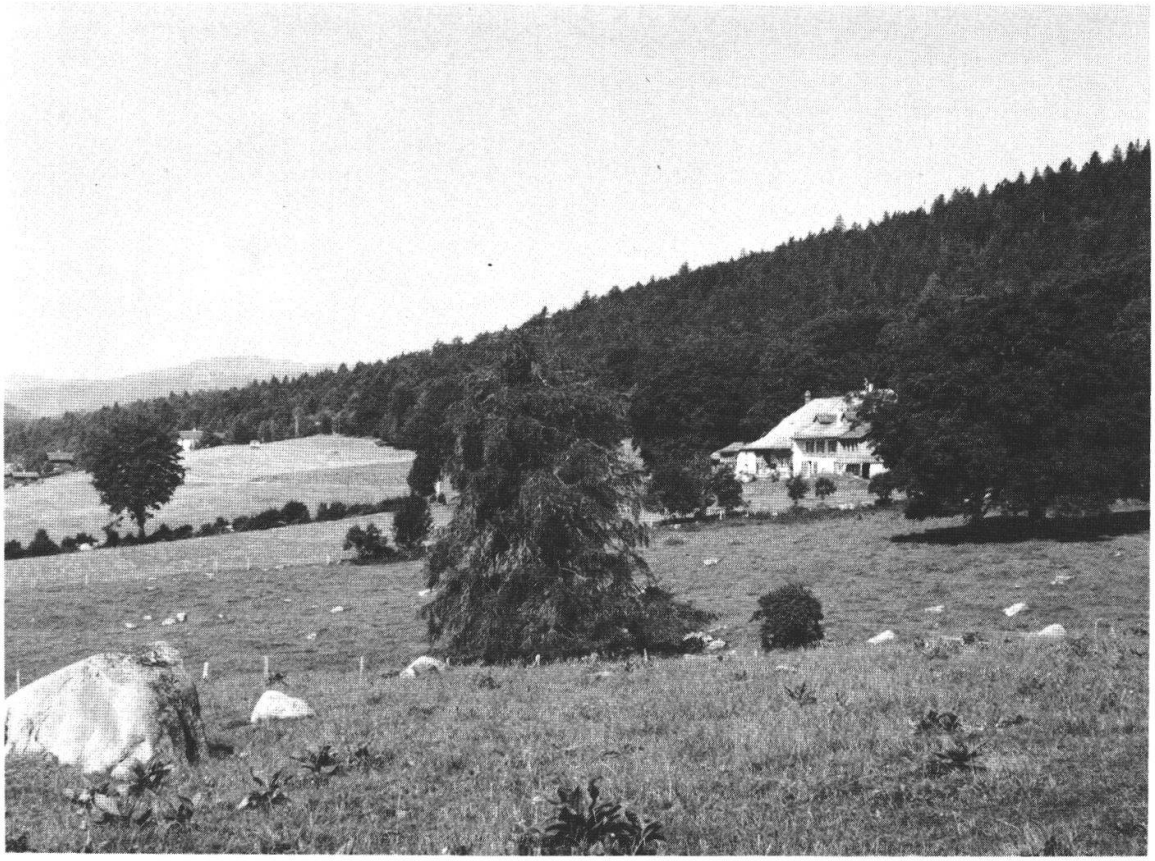

Fig. 2. Maison de campagne de Bertrand, Le Thévenon.

breuses ordonnances ecclésiastiques successivement édictées par le Souverain «pour la conduite des ministres de l'Evangile et des Eglises du Pays de Vaud»[69].

Vuilleumier s'étonne du choix de LL. EE. et encore plus du fait que Bertrand ait accepté, alors que, n'ayant plus depuis longtemps aucun contact avec les Eglises romandes, leurs lois et leurs coutumes, il n'était en fait pas qualifié pour cette tâche. Mais il ne faut pas oublier que la renommée de Bertrand était considérable, de même que son ambition, et qu'il témoignait dans ses sermons et dans ses relations avec les patriciens bernois d'une orthodoxie parfaitement rigoureuse[70], même si sa correspondance avec Voltaire montre, déjà à cette époque, qu'il était engagé sur «la pente glissante [menant à] une sorte de déisme mitigé»[71].

Toujours est-il que Bertrand, s'il demande des avis à Haller et suit fidèlement les consignes reçues du Sénat, omet de consulter ses collègues des Classes vaudoises et, par eux, les paroisses. Les *Ordonnances*, une fois publiées et distribuées à tous les ministres, vont soulever un tollé de protestations à l'Académie de Lausanne et ailleurs dans le Pays de Vaud. En effet, même si elles ne font que reprendre et reclasser des textes officiels, elles ignorent trop d'usages, bousculent des privilèges et sont ainsi trop centralisatrices au goût des pasteurs et des communes du Pays de Vaud. L'affaire quitte le terrain ecclésiastique pour devenir politique, si bien que LL. EE. vont bientôt faire prudemment machine arrière: elles nomment une commission de révision en 1764 et les *Ordonnances* seront abrogées. Dans toute cette affaire, Bertrand sera vivement critiqué et ses mandataires du Sénat académique de Berne ne le soutiennent guère, peu soucieux de garantir l'approbation qu'ils avaient eux-mêmes donnée avant l'impression des *Ordonnances*. Bertrand en est très affecté et il se cherche des appuis, sentant le vent tourner; c'est ainsi qu'il sollicite Haller:

---

[69] *Recueil d'ordonnances pour les Eglises du Pays de Vaud. Sur ordre du Sénat académique de Berne*, Berne 1758, 158 p. et Lausanne 1759.

[70] Voir les lettres d'E. Bertrand adressées en 1758-1760 à Haller qui était alors directeur des Salines à Roche. BBB, Mss h h XVIII, *passim* et notamment 19-70, de Berne 13.3.1760: «Je vous parle de cela parce que je connois votre zele chrétien et que je m'accoutume à penser haut avec vous.»

[71] H. Vuilleumier, *op. cit.*, p. 80 s., 324-327.

«Me voilà en disgrace, moi foible instrument, avec les Pasteurs et les Professeurs de Lausanne; ils auroient aussi bonne grace de s'en prendre à mon copiste. Qu'ai-je fait? J'ai obéi à des supérieurs qui m'ont tracé un plan que j'ai suivi. Ce sera à vous, mon cher Monsieur, à me protéger au besoin comme un client, un de vos admirateurs et un de vos serviteurs.»[72]

Si l'affaire des *Ordonnances* fut un revers sérieux pour Bertrand, elle n'affecte en rien ses relations avec les patriciens bernois «éclairés» et avec Haller en particulier, qu'il visite à Roche en 1759 et 1763, qu'il rencontre à Berne chaque fois qu'il y revient pour présenter les comptes des Salines et à qui il écrit régulièrement. Toutes ces lettres débutent par «Monsieur et très honoré Patron» et leur ton est toujours admiratif et respectueux, ce qui n'exclut pas une certaine familiarité et parfois un trait d'humour. Il s'y glisse souvent quelques commérages mondains sur la société de Berne, des commentaires sur la politique internationale, mais l'essentiel traite de questions scientifiques, de livres récemment parus ou d'affaires ecclésiastiques. Il semble bien que Bertrand s'exprime ici franchement et librement.

A Berne, Bertrand entretient les meilleurs rapports avec V.B. de Tscharner[73] et avec son ami et protégé F.B. de Félice[74] qui s'était réfugié à Berne en 1757. Il y éditait deux revues littéraires auxquelles Bertrand collabora, le plus souvent sans signer ses articles, comptes rendus ou critiques d'ouvrages[75].

C'est en janvier 1759 que quelques patriciens bernois «aussi distingués par leurs lumières que par leur zèle pour le bien public»[76] fondent la Société économique de Berne[77]. Bertrand est bientôt associé à l'entreprise et nommé secrétaire perpétuel pour la langue française. Il s'occupe de l'abondante correspondance, rédige les comptes rendus des séances et édite les *Mémoires ou Recueil*

---

[72] Lettre d'E. Bertrand à Haller. De Berne, 9.1.1759. BBB, Mss h h, 51-77.

[73] Vincent Bernard de Tscharner (1728-1778): historien, grand voyageur, bailli d'Aubonne (1769-1775), un des Bernois les plus cultivés de son temps. Cf. lettres d'E. Bertrand à V.B. de Tscharner, BBB, Mss h h XII, 91.

[74] E. Maccabez, *op. cit.*

[75] *Excerptum totius italicae nec non helveticae literaturae*, Berne 1758-1762. *Estratto della letteratura europea*, Berne 1758-1762, puis Yverdon 1762-1766.

[76] Osterwald, *op. cit.*, p. 23.

[77] Conrad Bäschlin, *Die Blütezeit der Oekonomischen Gesellschaft in Bern, 1759-1766*, Laupen 1917.

de travaux de la Société, pour lesquels il sollicite des manuscrits auprès de Haller, tout en veillant attentivement à la qualité de la langue française, parfois négligée par certains auteurs[78].

Lorsque les filiales de la Société mère de Berne sont projetées dans tout le canton, Bertrand écrit à plusieurs notables d'Yverdon pour les engager à en fonder une. Ce qui fut fait le 1er juin 1761, au château d'Yverdon et sous la haute autorité du bailli Victor de Gingins. La filiale d'Yverdon fut une des plus actives, encouragée par Bertrand depuis Berne. En 1763, elle décide la création d'une bibliothèque, qui existe toujours, et à laquelle Bertrand vouera tous ses soins lorsqu'il sera installé définitivement à Yverdon[79].

L'enthousiasme avec lequel Bertrand s'occupe des Sociétés économiques transparaît dans ses lettres à Haller: il y parle «d'œuvre patriotique» et d'un avenir lumineux grâce à l'activité des Sociétés:

> «insensiblement, le Pays entier ne fera plus qu'une Société des cultivateurs qui s'aideront les uns les autres»[80].

Il est consulté par diverses personnalités qui désirent fonder en France des Sociétés royales d'agriculture, sur le modèle de la Société économique de Berne. Bertrand est devenu en quelque sorte l'expert reconnu pour ce type d'entreprise, si bien que de nombreuses Sociétés royales d'agriculture ont associé Bertrand à leurs travaux, qui n'ont toutefois pas connu en France le succès de la Société bernoise.

Mais les activités de la Société économique n'éloignent pas Bertrand de sa chère géologie: il publie divers travaux de paléontologie, minéralogie, chimie appliquée[81], tout en préparant longue-

---

[78] Lettres d'E. Bertrand à Haller. De Berne à Roche, 1760 à 1762, *passim*: BBB, Mss h h XVIII, 19-25b, 19-44, 21-8a, 52-45, 52-46.

[79] Régître de la Société oeconomique d'Yverdon, correspondante de l'illustre Société oeconomique de Berne, commencé en 1761. Tome I. Bibliothèque d'Yverdon, archives non classées. — Lettres d'Elie Bertrand et autres se rapportant aux origines de la Bibliothèque publique d'Yverdon 1761-1765. Recueil relié, Bibliothèque d'Yverdon 4184. — John Landry, *Notice historique sur la Bibliothèque publique d'Yverdon*, dans *Journal d'Yverdon*, 111/77, 26 sept. 1883.

[80] Lettre d'E. Bertrand à Haller. De Berne, 19.4.1761. BBB, Mss h h XVIII, 52-56.

[81] E. Bertrand, *Dissertatio de belemnitibus ex helmento lithorum genere*, dans *Excerptum totius ital. nec non helvet. literat.* 2, 1759, p. 159-175. — *Dissertatio de*

ment[82] un volumineux traité qui paraîtra en 1763 et trouvera immédiatement une large audience: il est contrefait à Avignon la même année, on le traduit en allemand et on en annonce en 1764 une nouvelle édition augmentée, afin de décourager les contrefaçons[83]. Ce *Dictionnaire oryctologique* représente un énorme travail de compilation qui tente de mettre un peu d'ordre et de rigueur dans la jungle nomenclaturale de l'époque. Il est très bien accueilli par les naturalistes contemporains et il demeura, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle un des ouvrages de géologie les plus souvent cités[84].

Une des qualités du *Dictionnaire* réside dans le souci de Bertrand de rester pratique et de transmettre à ses lecteurs sa longue expérience de l'organisation et du classement d'un cabinet d'histoire naturelle. Sa réputation internationale dans ce domaine a par ailleurs précédé la publication du *Dictionnaire*. C'est en effet en 1758 que le comte de Bernstorff invite Bertrand, au nom du roi du Danemark Frédéric V, à venir s'installer à Copenhague pour y diriger le Musée royal alors en gestation. Bertrand déclina ces offres avantageuses, mais il remercia le roi en lui dédiant son *Dictionnaire*[85].

Sa propre collection, surtout minéralogique et paléontologique, était devenue considérable; il en avait publié un second cata-

---

Amianto, auctore Elia Bertrando, dans *Excerptum totius ital. nec non helvet. literat.* 3, 1760, 24 p. Dans laquelle E. Bertrand dédie à Haller une nouvelle espèce minérale: le «talcum prismaticum pyramidale Halleri». Cf. Lettre d'E. Bertrand à Haller du 14.11.1758, BBB, Mss h h XVIII, 17-151. — E. BERTRAND, *Mémoire abrégé et pratique sur la formation du salpêtre*, paru dans *Recueil de Mém. de la Soc. économ. de Berne* 1/4, 1760, p. 855-862.

[82] Lettre d'E. Bertrand à Haller. De Berne, le 27.10.1759: «Mon dictionnaire oryctologique avance avec un peu de lenteur. Cependant il avance.» BBB, Mss h h XVIII, 51-218. En juin 1760, le manuscrit était déjà envoyé en Hollande: lettre de Bertrand à Haller. De Berne, 17.6.1760. *Idem*, 19-86.

[83] E. BERTRAND, *Dictionnaire universel des fossiles propres et des fossiles accidentels; contenant une description des terres, des sables, etc.*, La Haye 1763, 2 vol., 284 et 256 p. Porte également le titre de *Dictionnaire oryctologique universel.* — Contrefaçon publiée par L. Chambeau, in-8, Avignon 1763, XXXII + 606 p. La traduction allemande est signalée par le *Journal helvétique*, avril 1764, p. 460, de même que la 2e édition française; l'existence de ces deux dernières éditions n'a pas été vérifiée. Cf. une analyse critique du *Dictionnaire* dans M. AND A. CAROZZI, *op. cit.*

[84] DANIEL MORNET, *Les sciences de la nature en France au 18e siècle*, Paris 1911, 290 p. Le Dictionnaire de Bertrand est placé par Mornet (p. 248, 250) au 11e rang dans sa liste des «best-sellers» scientifiques du XVIIIe siècle.

[85] Osterwald, *op. cit.*, p. 23.

logue[86] et il devait y consacrer beaucoup de son temps et de son argent. Car Bertrand était un collectionneur insatiable, comme en témoignent ses lettres à Haller:

> «Plus j'acquiers, plus je désire d'acquérir: voilà l'home, et l'effet des passions...»[87]
> «J'ai vu le fossiliste Du Metz; j'ai brocanté avec lui, et acheté de lui. C'est un nouveau genre de négoce, imaginé dans ce siècle, où le comerce occupe les Philosophes, les Journalistes et les Rois et arme les nations les unes contre les autres...»[88]

Il reçoit du matériel de toutes les parties de l'Europe, il échange, achète, pour son compte et pour celui de Haller, à de très nombreux collectionneurs ou marchands. Il est notamment en relation avec Abraham Gagnebin, dont le cabinet d'histoire naturelle était fameux pour ses fossiles du Jura, et notamment pour une étoile de mer pétrifiée trouvée à la Ferrière[89]. Bertrand en possédait un autre exemplaire de la même espèce[90].

Bertrand avait formé le projet de donner sa collection à l'Etat et de l'utiliser pour des cours de minéralogie, probablement dans le cadre de l'Académie. Mais il ne put parvenir à ses fins, à cause de l'indifférence de LL. EE. pour tout ce qui touchait à la science et à la culture, mais aussi parce qu'en 1764 son étoile avait beaucoup pâli à Berne et qu'il devait faire face à des critiques sérieuses: on ne devient pas célèbre impunément! Il en conçut beaucoup d'amertume. Sa lettre à Haller du 25 mars 1764 éclaire cette affaire qui, très certainement, fut une des raisons de son départ pour la Pologne en 1765:

---

[86] *Eliae Bertrandi Museum*, Bernae, apud A. Wagner, filium, s.d., 16 p. Publié également sous le titre de *Musei Eliae Bertrandi Conspectus*, dans *Excerptum totius ital. nec non helvet. literat.* 2, 1762, p. 253-268; *Estratto letter. europ.* 2, 1758, p. 275-282; *Nouvelle Bibl. germanique* 22, 1758, p. 442-448.

[87] Lettre de Bertrand à Haller. De Berne, le 14.7.1757. BBB, Mss h h XVIII, 50-140.

[88] Lettre de Bertrand à Haller. De Berne, le 2.9.1759. *Idem*, 51-186.

[89] Jules Thurmann, *Abraham Gagnebin de la Ferrière*, Porrentruy 1851. Cf. p. 64 s., l'impressionnante liste des collectionneurs suisses et étrangers en relation d'échange avec Gagnebin; il devait certainement en être de même en ce qui concerne Bertrand. Cf. aussi pl. II, fig. 21, le dessin de la *Comatula bertrandi*, une nouvelle espèce d'échinoderme fossile que Thurmann dédie à la mémoire d'Elie Bertrand.

[90] Gavin R. de Beer, *John Strange, F.R.S., 1732-1799*, dans *Notes and Records of the Royal Society of London* 9, 1952, p. 90-108. Cf. p. 104-105.

« J'avois depuis 25 ans rassemblé les fossiles de tous les genres, surtout de la Suisse; j'avois dit et répété que je serois très charmé de remettre cette collection à LL. EE. J'aurois pu faire chaque hiver 4 ou 5 démonstrations, avec un discour public sur une partie. Insensiblement j'aurois parcouru la minéralogie. Je n'aurois point demandé de pension ni d'aumône. J'ai vu que rien ne prenait, et j'ai remis cette collection à l'Electeur Palatin, qui m'a sollicité à aller la ranger; mais je n'irai pas parce qu'on diroit que j'y vais pour changer de religion, comme on le publia l'année passée, tandis que j'étais chez vous. Oh, Monsieur, n'allez pas à Gottingue, mais venez à Berne aprendre à plusieurs de vos compatriotes, qu'on peut avoir une pension [deux mots illisibles] sans être un apostat, et avoir des comerces de lettres avec la France sans être un traître. »[91]

Notons encore que c'est Voltaire qui avait aidé Bertrand à trouver, en la personne du Grand Electeur de Saxe, un acheteur assez fortuné pour acquérir cette collection considérable[92].

Voltaire et Bertrand

Les relations de Bertrand avec Voltaire sont relativement bien connues, parce qu'une bonne partie des lettres de Voltaire a été conservée et publiée[93] et surtout parce que tout ce qui touche au «grand homme» a été scruté par de nombreux spécialistes[94].

Leur correspondance s'étend de 1754 à 1773. Bertrand fit à plusieurs reprises le pèlerinage de Ferney et fut très fier d'être le cicérone de Voltaire lorsque ce dernier vint à Berne en 1756 présenter ses hommages à LL. EE. Ces échanges furent toujours cordiaux et apparemment intéressés de part et d'autre; ils se situent sur des plans aussi divers que la géologie[95], la politique et les intrigues, la religion et la morale, etc. On en a déjà tracé le bilan[96] et je n'y reviendrai pas, sauf pour rappeler que, contrairement à ce que pensait Berthoud[97], mais comme l'a montré Roulet[98], Bertrand

---

[91] Lettre de Bertrand à Haller. De Berne, le 25.3.1764. BBB, Mss h h XVIII, 53-47.

[92] L.E. Roulet, *op. cit.*, p. 68.

[93] Th. Besterman, *op. cit.*

[94] Cf. *supra*, n. 27.

[95] Marguerite Carozzi, *Voltaire's attitude toward Geology*, dans *Archives des Sciences* 36/1, Genève 1983, 145 p.

[96] L.E. Roulet, *op. cit.*, p. 67 et *passim*. — G. Gargett, *op. cit.*, p. 184-189.

[97] Ch. Berthoud, *op. cit.*

[98] L.E. Roulet, *op. cit.*, p. 160 s. Voir aussi: Tomaso R. Castiglione, *Fortunato Bartolomeo De Felice tra Voltaire e Rousseau*, Firenze 1965, p. 166 s.

n'est semble-t-il pour rien dans l'affaire des expulsions de Rousseau hors des terres de LL. EE., puis de la Principauté de Neuchâtel.

C'est Rousseau lui-même qui avait lancé la première accusation: «[Voltaire] a fait jouer les pantins de Berne à l'aide de son âme damnée, le jésuite Bertrand.»[99] Accusation reprise par Dupeyrou qui, dans un pamphlet publié en 1765, désigne clairement Bertrand par ses initiales M.[onsieur] E.[lie] B.[ertrand] P.[asteur] à B.[erne] et le qualifie de «quidam de la gent réfugiée à robe noire qui voudrait faire montre de son crédit aux D.[iderot] et aux V.[oltaire], émules ou ennemis de notre fameux Rousseau... un ecclésiastique livré à la grandeur mondaine et guidé par des vues personnelles»[100]. Cette dernière phrase n'était pas dénuée de fondement car, depuis longtemps, l'ambitieux Bertrand consacrait beaucoup de temps et d'énergie à soigner ses relations et à s'en créer de nouvelles, si possible haut placées. Quoi qu'il en soit, Bertrand fut publiquement pris dans les remous de l'affaire Rousseau en 1765. Et ses relations avec Voltaire, désormais connues de tous, n'étaient pas, pour certains, compatibles avec son ministère pastoral à Berne. Si bien que la cabale de «l'envie»[101] redoubla et précipita probablement sa décision de partir.

Il faut bien ajouter, comme l'ont souligné plusieurs auteurs, qu'il est indéniable que Bertrand eut une attitude équivoque dans ses rapports avec Voltaire. Notamment en jouant sur deux tableaux lors de l'affaire Grasset-Haller-Voltaire[102], ou plus tard, à propos des «Questions sur l'Encyclopédie», en falsifiant une lettre que lui adressait Voltaire[103]. Bien entendu, son biographe et ami Osterwald ne dit pas un mot de cette question, mais conclut ses pages sur Voltaire en affirmant que Bertrand «ne cessa jamais de lui présenter avec modestie et liberté de sages conseils, qui furent quelquefois écoutés, mais jamais entièrement suivis»[104]. En effet, leur corres-

---

[99] Lettre de Rousseau à DuPeyrou, 31.1.1765. Citée par L.E. Roulet, *op. cit.*, p. 152.

[100] [Pierre A. DuPeyrou], *Lettre à Monsieur*** relative à J.-J. Rousseau*, A Goa [Yverdon], aux dépens du St-Ofice [F.B. de Félice], 1765, 198 p.

[101] Voir la lettre de Bertrand à V.B. de Tscharner, citée plus loin: n. 148.

[102] L.E. Roulet, *op. cit.*, p. 120 s.

[103] G. Gargett, *op. cit.*, p. 188. Th. Besterman, *op. cit.*, lettre D 16242, textual notes.

[104] Osterwald, *op. cit.*, p. 14.

pondance en témoigne souvent, et aussi l'affaire du tremblement de terre de Lisbonne en 1755.

Bertrand avait prononcé, le 30 novembre et le 9 décembre 1755, deux sermons sur la catastrophe de Lisbonne, dont les secousses sismiques avaient aussi été ressenties en Suisse. «M. de Voltaire entendit parler [de ces sermons] par les Genevois qui s'étoient trouvés parmi les auditeurs. Il les demanda au prédicateur et les fit tout de suite imprimer à Genève.»[105] Ces deux sermons furent un stupéfiant succès de librairie: on dut les imprimer deux fois en moins de cinq semaines à Genève[106]. Au début de 1756, une nouvelle édition s'imprime à Vevey, à laquelle Bertrand a joint un «Mémoire pour servir à l'histoire des tremblements de terre de la Suisse» et deux nouveaux sermons[107]. Moins d'une année plus tard, en août 1757, nouvelle édition imprimée à La Haye et augmentée substantiellement de plusieurs mémoires nouveaux, mais sans les sermons[108]. Le succès est tel que cette dernière édition est immédiatement contrefaite à Strasbourg, toujours en 1757; une quinzaine de revues littéraires en donnent des comptes rendus élogieux[109].

La catastrophe de Lisbonne avait à tel point frappé l'opinion publique dans le monde entier[110] que, si j'ose dire, le tremblement de terre se vendait bien. Et Bertrand n'a pas raté cette occasion de se faire connaître. Mais son dernier livre sur le sujet n'est pas un travail de circonstance hâtivement bâclé; bien au contraire, c'est là un des rares ouvrages précurseurs en séismologie[111] qui est encore

---

[105] Osterwald, *op. cit.*, p. 18. — Cf. aussi Frank A. Crowley, *Pastor Bertrand and Voltaire's Lisbonne*, paru dans *Modern Language Notes* 74, 1959, p. 430-433. — Elie Bertrand, *La considération salutaire des malheurs publics, ou sermon prononcé à Berne dans l'Eglise française, le 30 novembre 1755, après la nouvelle de la déplorable catastrophe arrivée à Lisbonne le premier du même mois*, Genève 1755.

[106] *Nouvelle Bibl. germanique* 18, 1756, p. 227.

[107] E. Bertrand, *Mémoires pour servir à l'histoire des tremblemens de terre de la Suisse, principalement pour l'année MDCCLV. Avec quatre sermons prononcés à cette occasion dans l'Eglise françoise de Berne*, Vevey 1756, 220 p. — Cf. l'analyse des sermons dans Tom D. Kendrick, *The Lisbon earthquake*, Philadelphia and New York 1957, p. 167 s.

[108] E. Bertrand, *Mémoires historiques et physiques sur les tremblements de terre*, La Haye 1757, 326 p.

[109] G.E. de Haller, *op. cit.*, t. 1, art. 1164.

[110] Marguerite Carozzi, *Reaction of british colonies in America to the 1755 Lisbon earthquake. A comparison to the European response*, paru dans *History of Geology* 2/1, 1982, p. 17-27.

[111] Charles Davison, *The founders of Seismology*, Cambridge 1927.

utilisé et cité de nos jours[112]. Voilà qui démontre une fois de plus l'habileté, mais aussi l'étonnante puissance de travail et les vastes connaissances de Bertrand.

Mais revenons à Voltaire qui, lui aussi, savait fort bien exploiter les catastrophes: il se hâte de composer son «Poème sur le désastre de Lisbonne» et, échange de bons procédés, en envoie une copie manuscrite à Bertrand. Ce dernier est choqué par la violence des attaques de Voltaire, notamment contre la Providence divine. Il fit part de ses remarques et «le poète adoucit quelques traits. J'ai comparé le manuscrit envoyé avec les vers qui furent imprimés. Je n'ai vu que de trop légers changements dans un ouvrage qui en auroit demandé de bien plus considérables.»[113]

Les comtes Mniszech

Emeric Vattel, un diplomate suisse au service de la cour de Saxe, était un des nombreux correspondants de Bertrand[114]. Vers 1760, il était en poste à Varsovie, entretenant d'étroites relations avec la comtesse Mniszech, veuve du grand chambellan de Lithuanie, «une dame d'un génie supérieur», qui consulte Vattel au sujet de l'éducation de ses trois fils. Ce dernier conseille d'envoyer les jeunes comtes en Suisse et de les confier aux soins éclairés d'Elie Bertrand.

Une longue correspondance s'engage alors entre la comtesse et Bertrand, qui tergiverse, craignant une surcharge de travail et de responsabilités, peut-être aussi inquiet des conséquences fâcheuses qui pourraient découler de contacts trop étroits entre un pasteur bernois et des nobles catholiques, polonais de surcroît; il régnait en

---

112 FRÉDÉRIC MONTANDON, *Les séismes de forte intensité en Suisse*, dans *Revue pour l'étude des calamités*, Genève 18-19, 1942 et 20-21, 1943. — NAZARIO PAVONI, *Zur Geschichte der Erdbebenforschung in der Schweiz*, dans *Jahresbericht 1962 des Schweiz. Erdbebendienstes*, ETH, Zürich 1965, 1-8.

113 Osterwald, *op. cit.*, p. 19.

114 C'est à Vattel que Bertrand avait envoyé sa «Lettre sur le Nil» publiée en 1754 avec l'«Essai sur les usages des montagnes». — Ce chapitre et le suivant se basent principalement sur les travaux de: WLADIMIR CHODZKIEWICZ, *Le voyage du Comte Michel-Georges Mniszech en Suisse 1762-1767*, paru dans *Bull. litt. et scient. Assoc. Anciens Elèves de l'Ecole polonaise* 21, Paris 1884. — E. ROSTWOROWSKI, *op. cit.*

effet à cette époque, dans les cantons protestants, un climat de prévention à l'égard de la Pologne, à cause des persécutions religieuses dues à la Contre-Réforme.

Mais la comtesse n'était pas d'humeur à palabrer si bien que, sans obtenir l'accord formel de Bertrand, elle envoie à Berne, en juillet 1762, son fils Michel accompagné de son ancien précepteur et d'un gentilhomme qui devait rester avec lui. Le fils aîné, le comte Joseph, n'arriva que l'année suivante, car il dut attendre que la Diète polonaise lui accorde un congé pour la charge qu'il occupait déjà: colonel du régiment des gardes de la reine.

Bertrand dut donc s'incliner, d'autant plus facilement que ses services allaient être royalement payés.

Les principes éducatifs professés par Bertrand sont ceux de son temps:

> «Le travail est le préservatif le plus sûr contre les passions et contre le désordre.»

Si bien que notre sage mentor ne laissait jamais ses élèves inactifs, tout en leur donnant l'exemple de l'application la plus soutenue. Mais il estime que l'étude exclusive des langues mortes n'est pas recommandable, alors que celle des sciences est essentielle. Par ailleurs,

> «la Religion est encore un autre frein contre les penchans de la jeunesse... la morale est l'essence du Christianisme et la tolérance un de ses principaux devoirs»[115],

mais Bertrand ne chercha jamais à convertir au protestantisme les jeunes comtes qu'il envoyait chaque dimanche en Singine fribourgeoise assister à la messe. De même, la fréquentation de «gens éclairés, vertueux et plus âgés qu'eux» ne pouvait qu'être profitable à ses pupilles. Ainsi Bertrand les présenta-t-il à la Société économique de Berne. Ils en furent des membres très actifs et généreux: ils y lurent chacun un mémoire qui fut imprimé[116], ils firent graver à leurs frais le coin de la médaille des prix décernés par la Société,

---

[115] Osterwald, *op. cit.*, p. 27-30.

[116] Le comte Michel présente un mémoire «Sur la culture des pommes de terre et leurs usages» (*Mém. Soc. économique Berne*, 1764/2, p. 3-26) et le comte Joseph un «Essai sur les tourbes» (*idem*, 1765/1, p. 113-144).

offrant même l'or de la première médaille, d'une valeur de 20 ducats[117].

Peu satisfait des ouvrages disponibles sur le marché, Bertrand rédige à l'intention de ses élèves des cours d'économie politique, de morale et de logique. Il publia ce dernier en 1764[118], précisant que: «il en est de la logique comme de la morale, la théorie sans la pratique n'est d'aucune utilité»[119].

Les comtes Mniszech firent de nombreuses excursions hors de Berne: en 1763, ils accompagnent Bertrand chez Voltaire, ils séjournent chez le pasteur Jean Bertrand à Orbe, ils vont explorer en 1764 la Principauté de Neuchâtel sous la conduite de Bertrand et du banneret Osterwald[120]. En novembre 1764, Bertrand les accom-

---

[117] En témoignage de reconnaissance, la Société pria les comtes Mniszech de poser la question du concours en 1763: «Quel doit être le système de la législation la plus favorable à l'Agriculture, et ensuite aux Manufactures et au commerce?» C'est le frère d'Elie, Jean Bertrand, pasteur à Orbe, qui remporta ce prix; son mémoire fut publié par la Société, et par la suite traduit en allemand et en italien.

[118] E. Bertrand, *Essai sur l'art de former l'esprit, ou Premiers éléments de la logique*, La Haye 1764, XXXVI + 132 p. — Les listes bibliographiques données par Fréron (*La France littéraire*, Paris 1769, t. 1, p. 187), par Haag (1847, *op. cit.*) et par Dumont (1905, *op. cit.*) mentionnent un ouvrage intitulé «La culture de l'esprit et du goût», 1764, s.l. S'agit-il du même livre? Probablement, mais je n'ai pas pu le vérifier. Les mêmes listes citent aussi «Les entretiens de Phocion», 1763. Osterwald ne fait pas mention de ce titre qui ne doit pas être de la plume de Bertrand et qui ne se trouve pas à la Bibliothèque d'Yverdon.

[119] Osterwald, *op. cit.*, p. 31.

[120] F.-S. Osterwald publia anonymement une relation de ce voyage: *Description abrégée des Montagnes qui font partie de la Principauté de Neuchâtel*, dans *Journal helvétique*, décembre 1764, p. 595-650. J. et M. Mniszech ont ensuite rédigé des commentaires et compléments à la relation d'Osterwald: «Lettre aux rédacteurs du Journal helvétique à propos de la [Description des Montagnes de Neuchâtel et Valengin] insérée dans le Journal helvétique de décembre 1764» (*Journal helvétique*, février 1765, p. 138-152). C'est l'année suivante qu'Osterwald reprit ces deux textes pour en tirer sa *Description des montagnes et des vallées qui font partie de la Principauté de Neuchâtel et Valengin*, Neuchâtel 1766, 133 p. Selon les notes manuscrites que John Strange écrivit vers 1773 dans les marges de son exemplaire de la «Description des montagnes...», Bertrand prit également une part active à la rédaction de cette première monographie neuchâteloise: «Bertrand told me at Yverdun, that he furnished Mr. Osterwald of Neufchatel with the original materials for this brochure, and which were the fruits of a journey he made in the mountains in that neighbourhood with two of his travelling pupills...» G.R. de Beer, *op. cit.*, p. 98. En 1787, Sinner précise également que: «Ce petit ouvrage est le fruit d'un voyage de MM. les comtes de Mniszeck (sic), deux seigneurs polonais qui ont passé quelques années en Suisse en s'occupant plus utilement qu'on ne fait d'ordinaire lorsqu'on a l'avantage d'être né dans un rang élevé. Quoique ce livre

pagne à Zurich, où ils vont présenter à la session du «Louable Corps Helvétique» une lettre de Stanislas-Auguste Poniatowski notifiant son élection au trône de Pologne. Tout au long de cette ambassade, nos voyageurs sont accueillis «avec politesse et distinction». Ils visitent les industries, bibliothèques et cabinets d'histoire naturelle de Zurich, assistent à une assemblée de la Société de physique où ils rencontrent Johannes Gessner[121], ainsi que le «Socrate rustique»[122], qu'ils virent «raisonner avec beaucoup de feu, mais dans un langage que les Zurichois seuls pouvoient bien entendre...»[123]

Joseph Mniszech adressa à son cousin le roi un rapport circonstancié sur leur députation et sur leur séjour à Zurich. L'année suivante, il fut chargé d'une nouvelle tâche diplomatique: notifier à la Diète Helvétique le couronnement du roi.

Alors qu'il n'était que roi élu, mais pas encore couronné, Stanislas-Auguste avait confié à Bertrand et aux Mniszech la mission d'aller à Ferney sonder les dispositions de Voltaire à son égard et l'inviter à venir à Varsovie. Voltaire, prudent, se bornera à faire tous ses vœux au futur souverain[124].

Mais Stanislas-Auguste fut apparemment satisfait de ses ambassadeurs en Suisse et de leur mentor puisque, le 5 mars 1765, il envoie à Bertrand un diplôme de conseiller intime et le prie de venir occuper sa place à Varsovie. D'autre part, la comtesse Mniszech le presse vivement d'accompagner ses fils dans le tour d'Europe qu'ils se proposent d'accomplir avant de prendre leurs charges officielles à Varsovie.

Depuis plusieurs années, Bertrand se plaignait, dans ses lettres à Haller, de divers ennuis de santé: ses yeux le font souffrir[125]; il est

---

ne soit pas sans faute, il seroit à désirer qu'on en eut autant sur le reste de la Suisse». J.-R. Sinner, *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale*, 2e éd., Neuchâtel 1787.

[121] Johannes Gessner (1709-1790): élève de J.J. Scheuchzer, camarade d'étude de Haller à Leyde et resté son ami le plus proche, médecin et naturaliste à Zurich.

[122] Jakob Guyer (1716-1785): paysan-philosophe à Uster ZH, puis au Katzenrütihof, où nombre d'hommes célèbres vinrent le trouver.

[123] Osterwald, *op. cit.*, p. 23.

[124] J. Fabre, *op. cit.*, p. 315-316.

[125] BBB, Ms. h h XVIII, 21-185, de Berne, le 30.10.1762 et 22-50a, le 19.4.1763: c'est un secrétaire qui écrit sous dictée, Bertrand ne peut que signer. *Idem*, 53-47, de Berne, le 25 mars 1764: «[à cause de mes yeux] je ne fais plus d'ouvrage, content de répondre à la besogne courant et indispensable, dont bien des gens se croiroient assez occupés».

fréquemment enroué et même aphone, au point de ne plus pouvoir prêcher et de devoir se faire remplacer par de jeunes ministres de Lausanne. A cinquante ans, il éprouve le besoin de prendre un peu de repos. D'autre part, nous avons vu plus haut que le climat politique et mondain de Berne ne lui était plus aussi favorable: les conservateurs ultras du patriciat et du clergé bernois devaient lui mener la vie dure. «Après avoir demandé des conseils à mon frère, à quelques amis de Berne et d'ailleurs, et surtout celui de ma femme»[126], Bertrand envoie sa démission à LL. EE. en juin 1765. Alors que sa famille va s'installer à Yverdon, il quitte Berne en juillet en compagnie des deux comtes Mniszech et de trois domestiques. Haller, dans une lettre à Auguste Tissot, commente ainsi cette décision: «... M. Bertrand part dans le courant du mois. C'est par dégout qu'il nous quitte: il a beaucoup u a soufrir (sic).»[127] Souffrance physique ou souffrance morale? Les deux probablement.

Voyages: le tour d'Europe et la Pologne

Ce premier voyage ainsi que les suivants furent des voyages d'étude et non d'agrément. Osterwald[128] nous en décrit les buts et les méthodes: «Il est peut-être peu de voyageurs qui ayent mieux observé tout ce qui méritoit de l'être. Ils voyoient partout les manufactures, les atteliers, les fabriques, les cabinets de curiosités, les machines. Ils visitoient les savans, les artistes. Ils faisoient des notes sur tout ce qui était digne d'observation, utile ou curieux. Ils décrivoient ce qui demandait à être décrit. Les observations politiques, œconomiques ou rurales ne leur échapoient pas, ils observoient, questionnoient, reflechissoient, chacun faisoit ses notes, souvent ils se partageoient la tache commune. On rassembloit ensuite les notes séparées, on en faisoit un corps. On composoit un mémoire sur un objet particulier ou une relation sur un lieu de séjour. Il est résulté de ce voyage et des suivans plusieurs volumes inquarto. Ce recueil

---

126 Autobiographie, *op. cit.*, p. 2.

127 E. Hintzsche, *op. cit.*, p. 207: lettre 69/183, du 4 juin 1765. Dans sa lettre du 13 juin 1765 à J. Gessner, Haller témoigne aussi de ses regrets à propos du départ de Bertrand: «... Bertrandus etiam nos reliquit...» Lettre 305, voir: Hans Sigerist, *Albrecht von Hallers Briefe an Johannes Gessner*, paru dans *Abh. Königl. Ges. d. Wissenschaften, Göttingen, Math.-Phys. Kl.*, N.F., XI/2, 1923, 574 p.

128 Osterwald, *op. cit.*, p. 35.

mis en ordre eut peut-etre été digne d'etre communiqué au public. Ainsi devroient voyager tous les jeunes seigneurs.» Ce que confirment les lettres que Michel Mniszech adressait à V.B. de Tscharner[129] depuis les diverses étapes de leur périple: il n'y est question que d'économie, de démographie, de systèmes politiques, d'organisation sociale, d'urbanisme, d'agriculture, etc. Bref, les jeunes comtes prenaient très à cœur leur apprentissage de futurs hommes d'Etat et ils ne chômaient guère: «je cours tous le jour, le soir, je vois des personnes ou bien j'écris. Voilà, mon bon ami, l'histoire de mes occupations.»[130]

Partis de Berne, nos voyageurs se rendent tout d'abord dans le Midi de la France où «l'exercice du voyage et la suspension de la prédication, joint à la chaleur du climat»[131] remettent Bertrand en bonne santé. Par la Franche-Comté, l'Alsace, Berlin, Dantzig, ils parviennent à Varsovie à la fin d'octobre 1765.

L'arrivée de Bertrand à Varsovie s'inscrit dans la politique d'équipement et de modernisation de la Pologne, entreprise par le nouveau roi et par quelques grandes familles, dont celle des Mniszech. Il fallait tout d'abord du personnel compétent (secrétaires, bibliothécaires, médecins, officiers supérieurs, etc.). «Entre la Suisse — surtout la Suisse romande surpeuplée de gens instruits et sans emploi — et la Pologne des magnats, la loi de l'offre et de la demande commençait à jouer.»[132] Le roi, grâce notamment à l'influence des Mniszech, était particulièrement bien disposé à l'égard de la Suisse, si bien qu'on engagea des Vaudois et des Genevois plutôt que des Parisiens. «On préférait désormais le sérieux au brillant.»[133] Il faut ajouter que des considérations politiques jouaient aussi en faveur des Suisses neutres. Bertrand et ses nombreuses relations en Suisse prirent une part active à cette campagne de recrutement; c'est lui notamment qui fit engager en avril 1766 son ancien collègue de la Société économique, le médecin bernois Jean-Frédéric Herrenschwand (1715-1798)[134].

---

[129] Neuf lettres de Michel Mniszech à V.B. de Tscharner, 1766-1768. BBB, Mss h h XII, 92.

[130] *Idem*, de Rome, le 4.11.1767. BBB, Mss h h XII, 92-158.

[131] Osterwald, *op. cit.*, p. 34.

[132] E. Rostworowski, *op. cit.*, p. 160.

[133] J. Fabre, *op. cit.*, p. 402.

[134] Lettre de Haller à Tissot. Cf. E. Hintzsche, *op. cit.*, p. 236.

Bertrand prend donc ses quartiers d'hiver à Varsovie et il est reçu par le roi qui lui demande d'étudier divers sujets d'économie et de science politique, si bien que, «au milieu des amusements d'une société brillante, le savant ne demeuroit pas oisif»[135]. Il rédige des rapports, dont certains seront traduits en polonais, sur l'«Affranchissement des paisans» et sur une réforme agraire, sur l'«Autorité ecclésiastique»[136], «Sur le commerce de la Pologne et sur les moyens de l'étendre», «Sur l'utilité des foires et la police à établir pour y attirer des marchands», un «Projet d'éducation nationale», un «Plan pour l'établissement d'une Société ou Académie royale des sciences et des arts utiles à Varsovie»[137]; il s'occupe aussi d'une «Société pour favoriser l'emploi des laines du pays et la fabrication des draps».

Aucun de ces beaux projets n'eut de suite car, comme l'explique Bertrand, déçu et amer,

> «rien ne peut réussir dans un Pays rempli de troubles, et de factions, où personne ne sait se soumettre aux Loix, où la subordination est regardée comme la perte de la liberté, où l'on ne veut reconnoitre aucune puissance executive ferme, permanente et entiere, et telles ont été les causes des malheurs de la Pologne»[138].

Mais le point de vue de Bertrand manque d'objectivité car, comme le relève Fabre[139], «les étrangers se considèrent en Pologne comme les croisés de la philosophie..., tout émissaire des Lumières croirait manquer à sa vocation, s'il n'apportait pas avec lui son plan pour l'abolition du servage et s'il ne lui donnait une éclatante publicité. L'histoire se répète vingt fois... Le moindre défaut de ce zèle est d'aller de pair avec l'ignorance la plus totale des réalités [polonaises] économiques, juridiques et morales», aussi, ce zèle «ne

---

135 Osterwald, *op. cit.*, p. 36.

136 Ce mémoire, rédigé en hiver 1766, concrétise les idées de Bertrand déjà présentes dans les «Ordonnances» de 1758: il réduit le pouvoir de l'Eglise «à une autorité purement spirituelle soumise à la puissance souveraine». Voltaire, qui en eut communication, le publia dans ses «Questions sur l'Encyclopédie», article *Droit canonique* (Th. Besterman, *op. cit.*, lettre D 16242, de Voltaire à E. Bertrand, 19.3.1770). Bertrand le publia à son tour, «plus complet, non mutilé, ni tronqué» dans l'*Encyclopédie d'Yverdon*, article *Ecclésiastique*.

137 Ce projet, resté manuscrit, a été publié récemment par Boleslaw Kumor, *Projekt zalozenia Akademii Nauk i Sztuk pozytecznycz w Warszawie*, dans *Kwart. Histor.* 85/2, 1978, p. 395-406.

138 Osterwald, *op. cit.*, p. 38.

139 J. Fabre, *op. cit.*, p. 29.

servira qu'à compromettre la cause qu'ils [les étrangers] prétendaient servir». Et c'est bien ce qui est arrivé à Bertrand, dont l'activité fébrile et probablement trop tonitruante va indisposer certains grands seigneurs et même le roi[140].

Rostworowski[141] a cherché à savoir quel fut le rôle joué dans la Franc-Maçonnerie polonaise par les Suisses émigrés. On sait les liens de cette coterie suisse (Vattel, Saint-Saphorin[142], Bertrand, Herrenschwand et bien d'autres moins haut placés) avec la famille Mniszech qui, dès 1755, fut très engagée dans la Franc-Maçonnerie. En fait, il n'existe pas de sources sûres montrant que Bertrand et ses collègues agissaient sous l'«inspiration maçonnique», même si quelques indices paraissent l'indiquer.

Au début de 1766, le professeur Calvet d'Avignon, qui avait été le responsable de la contrefaçon du «Dictionnaire oryctologique», annonce à Bertrand son intention de rassembler tous les mémoires géologiques de notre savant et il lui demande de bien vouloir lui fournir des corrections et adjonctions. Ce qui fut fait, mais de façon très superficielle et bâclée, comme l'ont relevé M. et A. Carozzi: les préoccupations de Bertrand étaient à cette époque fort éloignées de la géologie. Le *Recueil* parut bientôt, orné du portrait du dédicataire, le roi Stanislas-Auguste[143].

L'hiver passé, en mai 1766, nos voyageurs se remettent en route et visitent successivement Dresde, Kassel, Hanau, puis la Hollande, où Bertrand retrouve son vieil ami Allamand à Leyde. Ils gagnent ensuite Londres, via Calais, après avoir vu les Flandres. Ils visitent tout d'abord la ville, ses industries, son port, où ils prennent des contacts en vue de meilleurs échanges commerciaux avec les ports polonais. Ils parcourent ensuite l'Angleterre pendant plusieurs mois, s'intéressant particulièrement au commerce de Bristol, aux manufactures de Birmingham, aux arsenaux de Portsmouth et

---

[140] Lettre de Haller à Tissot. De Berne, le 7.10.1766: «M. Bertrand ayant occasionné un desagrement au Roi par un traîté sur l'education.» E. HINTZSCHE, *op. cit.*, p. 242.

[141] E. ROSTWOROWSKI, *op. cit.*, p. 190-191.

[142] Armand de Mestral de St-Saphorin (1738-1805): diplomate vaudois au service du Danemark, longtemps en poste à Varsovie.

[143] E. BERTRAND, *Recueil de divers traîtés sur l'histoire naturelle de la terre et des fossiles*, Avignon 1766, 552 p. Voir l'analyse critique de cet ouvrage par M. AND A. CAROZZI, *op. cit.*, et par K.B. BORK, *op. cit.*

de Chatham, aux collèges et bibliothèques de Cambridge et d'Oxford, etc. De retour à Londres, ils consacrent la troisième partie de leur séjour aux relations diplomatiques et mondaines, à la Cour, aux sciences. Au British Museum, Bertrand renoue avec un autre ancien camarade d'étude de Leyde, le Dr Maty, alors directeur pensionné. Ils sont assidus aux assemblées de la Royal Society et y font la connaissance du philosophe et historien David Hume (1711-1776) et de Benjamin Franklin (1706-1790) qui n'était connu alors que comme physicien.

En novembre, ils gagnent Paris, «cette ville qui, en tous genres, offre les extrêmes du bien et du mal, du beau et du laid, de l'opulence et de la misère, du vice et de la vertu; ils ne virent que ce qui était agréable, utile ou propre à instruire. Heureux les jeunes étrangers qui sont bien guidés, ou qui savent bien choisir... [si bien qu'ils] partirent sans avoir rien decouvert qui put blesser les yeux, ou offenser les mœurs.»[144] Ils rencontrent de nombreux savants, gens de lettres et artistes dans les salons «éclairés» qu'ils fréquentent, ceux d'Helvétius, de Madame Geoffrin, de Madame Necker, de M. de la Rive, de M. Vatelet de l'Académie. Mais, comme à Londres, ce sont les économistes qu'ils visitent et consultent avec le plus d'assiduité[145].

Quittant Paris à la fin d'avril 1767, ils rentrent en Suisse et font une longue étape à Yverdon, chez Bertrand, où les comtes Mniszech retrouvent leurs jeunes compatriotes les comtes Vincent et Pierre Potocki, dont l'éducation était alors confiée au fils d'Elie, Jean-Charles Bertrand.

Infatigables, nos trois voyageurs et leurs domestiques repartent en août pour l'Italie. Ambassadeurs itinérants et officieux du roi de Pologne, ils fréquentent les Cours, les milieux diplomatiques, sans cesser d'accumuler leurs notes sur les villes et Etats qu'ils visitent successivement: Turin, Milan, Gênes, Bologne, Florence, Rome et le Vatican, puis Naples où le spectacle du Vésuve alors en éruption fut «bien intéressant pour un philosophe qui, onze ans auparavant, avoit écrit sur les volcans et les tremblements de terre»[146].

---

[144] Osterwald, *op. cit.*, p. 43-44.

[145] Lettre de M. Mniszech à V.B. de Tscharner. De Paris, le 13.2.1767. BBB, Mss h h XII, 92-153.

[146] Osterwald, *op. cit.*, p. 50.

De retour à Rome par le Monte Cassino, ils y restent encore quelques semaines, puis gagnent Venise, avant d'arriver à Vienne en janvier 1768. Ils sont présentés à la Cour et dans les grandes maisons par le prince André Poniatowski, le frère du roi de Pologne, général au service de l'impératrice Marie-Thérèse. Bertrand eut à Vienne de nombreux contacts avec divers savants et philosophes, parmi lesquels l'abbé Pierre Métastase (1698-1782, poète et librettiste), Paul Rieger († 1775, professeur de droit canon à l'Université), Gérard Van Svietten (1700-1772, élève de Boerhaave à Leyde, médecin et professeur à Vienne).

En mars 1768, Bertrand reçoit à Vienne un message du roi de Pologne lui annonçant que la Diète lui a conféré l'indigénat et tous les privilèges de la noblesse polonaise[147]; il lui fait en outre des offres très alléchantes s'il veut bien venir s'installer à Varsovie. Bertrand en est évidemment très flatté et comblé dans ses ambitions, mais la décision est lourde de conséquence, il hésite et demande l'avis de son ami V.B. de Tscharner dans une longue lettre[148]:

> « J'éprouve, mon cher Monsieur, combien il est désagréable d'être éloigné d'amis, dont on conoit les lumières. Je me trouve dans une incertitude, qui a quelque chose de pénible, et j'ose espérer qe votre amitié vous y fera prendre part, et vous engagera à me comuniquer vos idées avec franchise. La Diette de Pologne m'a agrégé avec Herrenschwand à l'ancienne noblesse, et en m'accordant l'indigénat, me déclare habile à jouir de tous les emplois. A cette faveur de la nation, le Roi en a ajouté une autre, en me faisant expédier un diplome de Baron, enrégistré dans la matricule de la grande Chancellerie. Ce n'est pas ce qui cause mon embaras: je puis emporter de grands diplomes, les oublier dans mon cabinet, et vivre en Suisse come j'ai vécu. Mais la Diette m'a assigné une pension de 1200 ducats, pour venir m'établir à Varsovie, et etre directeur de la Classe de l'Académie, qu'on y veut former, qui embrassera la philosophie, l'histoire naturelle, et l'agriculture. L'autre Classe regardera la medecine, la Botanique, la veterinaire[149]. Quatre cent mille florins sont destinés tous les ans pour cet

---

[147] Volumina legum, t. VII, p. 799-800. Archives d'Etat, Varsovie.

[148] Lettre de Bertrand à V.B. de Tscharner. De Vienne, le 23 mars 1768. BBB, Mss h h XII, 92-164. Voir aussi les lettres de M. Mniszech à Tscharner. De Vienne, les 9 avril et 14 mai 1768. *Idem*, 92-166 et 167.

[149] C'est Herrenschwand qui, à la demande du roi, avait rédigé cette partie du projet. Il la soumet à Bertrand qui lui fait part de ses remarques et de son approbation dans sa lettre du 11.7.1768, de Wisnioviec. BBB, Mss h h XLVII, 61.

etablissement. On me mande que je serai logé dans le palais acheté pour l'Académie et que le Roi me destine un suplement de 400 ducats par an sur son tresor, et une gratification pour les frais de mon transport. Tous ces avantages me flatteroient et me seduiroient, si je n'avois que 30 ans. Mais je considere mon age, la repugnance de ma Feme, et l'incertitude des etablissmens dans un Pays tel que la Pologne, et ces considérations contrebalancent des motifs, dont un reste d'ambition est peut etre la source. Un attachement que je ne puis vaincre, pour ma Patrie, et que de petits desagrements, occasionnés par l'envie, n'ont pu altérer, m'y rapelle. Une maison bien reparée, une campagne nouvellement achetée[150], assez de rentes pour vivre come mes pareils, et laisser à mon fils, s'il est raisonable, come j'ai lieu de le croire, de quoi se soutenir: voilà, mon cher Monsieur, les raisons principales, qui me font pencher pour ma Patrie; où je vivrai tranquile et dans la plus grande seureté; et où j'espere que l'envie, satisfaite de m'avoir chassé de Berne, me laissera en repos. D'un autre côté, on veut ranimer mon ambition eteinte en me faisant envisager des etablissemens pour mon fils; en me faisant observer que je n'aurai affaire qu'au Roi, chargé seul de diriger absolument cette Académie à sa volonté; qu'en Suisse je ménerai une vie inutile, qu'ici je pourrai faire du bien; que je pourrai me procurer des plaisirs neufs en formant une bibliothèque et un cabinet d'histoire naturelle pour la Republique; que le bien que je ferai ne m'exposera à aucune envie, enfin que je puis compter sur la bienveillance du Roi et de plusieurs amis considerables qui me souhaitent, etc. Daignez, mon cher Monsieur, peser ces raisons avec moi et me dire ce que vous en pensez. Come je ne renoncerois point à la Suisse, ou je pourrois revenir si Dieu me conserve, ou mon fils pourroit aussi se retirer, si la Pologne ne lui convenoit pas, je ne pense pas que l'on s'imagine que je doive renoncer à ma Patrie, ni payer de traite foraine. C'est encore un point, Monsieur et cher ami, que je vous prie de m'éclaicir...»

La réponse de Tscharner n'est pas conservée, mais il est certain que Bertrand accepta les conditions d'un établissement à Varsovie, puisque, dans sa lettre à Herrenschwand du 11 juillet, il se déclarait toujours prêt à entrer en charge[151].

En juin, les comtes Mniszech et Bertrand quittent Vienne et, par Cracovie, rejoignent Varsovie. Ils traversent un pays en proie à la guerre civile, ravagé par l'armée russe et par des bandes de

---

[150] Le 28 décembre 1767, Elie Bertrand, représenté par son fils, acquiert de l'ancien bailli de Laupen Jean-Georges Ernst un domaine avec maison haute, granges, étables, etc., sis à Champagne, pour la somme de 27 600 francs de 10 batz. ACV, not. Grandson, P.-F. Berne, 5e registre, p. 197 s.

[151] Cf. *supra*, n. 149.

Cosaques: les dissensions religieuses ont poussé à la création de la «Confédération de Bar», en révolte contre la Diète, le roi et les Russes. Une bonne partie de la Pologne va être partagée entre les puissances voisines. Arrivés sans encombre à Varsovie, les trois voyageurs trouvent le roi «affligé des malheurs de son pays et hors d'état d'en arretter le cours»[152]. Ils repartent sans tarder pour Wisnioviec, en Ukraine polonaise, où s'était réfugiée Madame de Mniszech. En juillet, Bertrand et Herrenschwand se concertent par lettres, prêts à se mettre à l'ouvrage avec enthousiasme «dès que la Pologne sera tranquille»[153]. Mais la situation empire et, dans la lettre que Bertrand écrit au roi le 12 août, il envisage l'avenir avec pessimisme et découragement[154]. Il quitte Wisnioviec en octobre, revient à Varsovie et décide enfin avec Herrenschwand de quitter la Pologne. Ils prennent congé du roi, de leurs amis et de ce «Pays infortuné auquel il etoit attaché par reconnoissance, comme a une seconde patrie»[155].

Bertrand retrouva à Breslau son fils Jean-Charles qui l'y attendait avec les comtes Potocki; tous ensemble, ils passèrent par Prague et le voyage se termina à Champagne, à la fin de novembre 1768, dans la maison de campagne récemment acquise.

Les Encyclopédies

Revenons une douzaine d'années en arrière, alors que Bertrand était encore à Berne, pour tenter de voir clair dans ses relations avec les Encyclopédistes de Paris. Guyot indique qu'il est difficile de savoir si Bertrand a rédigé dans la *Grande Encyclopédie* d'autres articles que ceux qui portent son signe («Vallée du Lac de Joux» et «Kératophytes»[156]), mais que certains indices donnent à penser qu'il en écrivit d'autres, au moins jusqu'en 1759[157].

Osterwald nous affirme que «Au commencement de l'entreprise de Paris, monsieur de Voltaire avait sollicité Mr. Bertrand a

---

[152] Osterwald, *op. cit.*, p. 59.
[153] Cf. *supra*, n. 149.
[154] Lettre citée par J. Fabre, *op. cit.*, p. 273.
[155] Osterwald, *op. cit.*, p. 61.
[156] Richard N. Schwab et al., *Inventory of Diderot's Encyclopédie*, paru dans *Studies on Voltaire and the 18th Century*, 1971-1972, vol. 80, 83, 85, 91, 92, 93.
[157] Ch. Guyot, *op. cit.*, p. 66 s.

y concourir, en fournissant des articles d'histoire naturelle et de mineralogie. Celui-ci avoit en consequence adressé au libraire Briasson, en 1756, quarante six articles sur ces matières. Il en avoit été remercié, et on lui envoya les volumes qui avoient paru jusqu'alors. Ces articles furent remis, selon le raport de Mr. de Voltaire, à l'écrivain qui s'etoit chargé de cette partie (Mr. le Baron d'Holbach). Cet auteur fit plus ou moins de changemens a ces articles, il en divisa quelques uns en deux et ils furent tous imprimé avec la même marque de cet auteur... Quelques autres savans étrangers ont fait de semblables reproches aux éditeurs parisiens, le philosophe suisse garda le silence, ayant toujours évité d'occuper le public de plaintes qui ne regardoient que lui.»[158]

Mais les affirmations d'Osterwald sont démenties par les lettres que Voltaire adressait à Bertrand en 1758 et 1759: c'est en fait Bertrand qui sollicite l'intervention de Voltaire pour pouvoir collaborer à l'*Encyclopédie*[159], et non le contraire. Et, si les quarante-six articles de Bertrand ont bien été rédigés et envoyés à Paris, ils n'ont pas été considérés par Holbach comme étant dignes d'une publication, mais comme devant être remaniés et sérieusement améliorés. Holbach entreprit donc ce travail... et livra les articles sous son propre nom. M. Carozzi a comparé un certain nombre d'articles de géologie signés Holbach avec les mêmes articles du *Dictionnaire oryctologique* de Bertrand: les premiers sont pour la plupart excellents et supérieurs à ce que savait Bertrand à l'époque[160]. Il apparaît donc clairement que les articles incriminés doivent davantage à Holbach, très au fait de la littérature scientifique allemande contemporaine, qu'à Bertrand. Mais ce dernier, vexé et furieux, proteste auprès de Voltaire, qui intervient à Paris et tente de calmer le philosophe suisse en lui suggérant de publier lui-même ses articles[161].

---

[158] Osterwald, *op. cit.*, p. 63.

[159] Lettre de Voltaire à Bertrand, 9.5.1758: «Il vous est venu là une très bonne idée. Vous pouvez donner aisément une cinquantaine d'articles d'histoire naturelle et surtout l'article tremblement de terre qui vous est dévolu de droit. Je vais sur le champ écrire aux enciclopédistes et leur donner part du service que vous voulez bien leur rendre», Th. Besterman, *op. cit.*

[160] Communication personnelle écrite du 26.11.1984.

[161] Lettre de Voltaire à Bertrand, 29.8.1759: «Je crois que les entrepreneurs de l'Enciclopédie ont pris des mesures qui vous laissent toute votre liberté, et qu'il vaudra bien mieux que vous rassembliez dans un volume votre histoire naturelle,

Dès 1759, les ponts sont donc coupés entre les Encyclopédistes et Bertrand. Et ce dernier semble adopter à leur égard une attitude détachée et un peu méprisante, du moins lorsqu'il s'adresse à Haller:

> «La guerre des brochures dure toujours entre les Encyclopédistes et leurs adversaires... on est tenté de lire toutes ces misères et quand on les a lues, on a regret d'avoir perdu son temps.»[162]

Aussi Bertrand sera-t-il enchanté de participer activement à l'entreprise encyclopédique rivale de celle de Paris, lorsque F.B. de Félice lui demandera sa collaboration dès son retour de Pologne, au début de 1769[163].

Bertrand connaissait de Félice depuis plus de dix ans et correspondait déjà avec lui alors qu'il était encore professeur de physique à Naples; il avait collaboré avec de Félice à Berne et fut probablement à l'origine de son installation à Yverdon. Ils y étaient voisins à la rue du Lac, tout comme à la campagne, puisque Bertrand passait l'été à Champagne et de Félice à Bonvillars. Leurs goûts, leurs convictions philosophiques, leur activité littéraire, tout devait les rapprocher et en faire des amis. Or il semble que ce ne fut pas le cas, même s'ils ont travaillé ensemble pendant près de vingt ans, car Bertrand fut un zélé collaborateur de l'imprimerie d'Yverdon, fournissant des articles, des notes, des corrections, etc. Mais leurs relations ne furent jamais franches et cordiales, comme l'ont montré Perret et Guyot.

De Félice a toujours agi avec ses collaborateurs en chef d'entreprise confronté à de dures réalités économiques et, sans avoir été l'homme rusé, sans scrupule et d'une excessive rapacité qu'on a parfois décrit, il n'était pas très généreux et surtout pas naïf: «une

---

que de l'éparpiller dans une douzaine d'in-folio.» *Idem*, du 4.9.1759 (?): «Je vais écrire, mon cher philosophe, pour qu'on vous rende vos articles de l'histoire naturelle. Il est rare que les Libraires soient fort empressés quand il s'agit d'un procédé honnête...» Th. Besterman, *op. cit.*

[162] Lettre de Bertrand à Haller. De Berne, le 17.6.1760. BBB, Mss h h XVIII, 19-86.

[163] Le nom de Bertrand figure dans la liste des collaborateurs publiée dans l'annonce de la prochaine parution de l'*Encyclopédie d'Yverdon*, insérée par F.B. de Félice, Gosse et Pinet dans le *Journal de Leyde* du 14 février 1769. — Sur l'*Encyclopédie d'Yverdon*, voir E. Maccabez, *op. cit.*; J.-P. Perret, *op. cit.*; Henri Cornaz, *L'Encyclopédie d'Yverdon de F.B. de Félice (1723-1789)*, Yverdon 1981, 12 p.; Ch. Guyot, *op. cit.*

mentalité extrêmement complexe où le bon se mêle au mauvais inextricablement»[164]. Or ce jugement pourrait tout autant, comme on le verra, s'appliquer à Bertrand!

Ce dernier travaillait donc pour l'*Encyclopédie*, qui le rétribuait très confortablement pour cela[165]. Mais, dans le même temps, il était financièrement associé à une entreprise concurrente de l'imprimerie Félice: la Société typographique de Neuchâtel fondée en 1769 qui était dirigée par son ami le banneret F.S. Osterwald et par son neveu Jean-Elie. C'est ainsi que, pendant des années, Bertrand va être l'espion des Neuchâtelois auprès de Félice, les renseignant et les conseillant, sans scrupule et avec efficacité, traitant de Félice de «coquin, qui est, come Italien et moine défroqué, ce que son caractère devoit faire présumer»[166]. Mais, dans d'autres lettres, il sait reconnaître les qualités de son voisin et employeur, «sa confiance tranquille et laborieuse, ... son incroyable diligence, ... rien ne le décourage, et sa constance triomfe des obstacles». Bref, dans ses relations avec de Félice, Bertrand descend de son piédestal de philosophe chrétien et devient plus humain à nos yeux: fort soucieux de ses intérêts financiers et méritant en l'occurrence le jugement de Guyot qui le traite de «cauteleux pasteur-naturaliste» plein de duplicité.

L'Encyclopédie d'Yverdon fut terminée en 1780[167]. Bertrand y a contribué par de nombreux articles, parfois fort longs, signés B.[ertrand] C.[onseiller]: une quarantaine de géologie, quatre d'entomologie, un de botanique[168], plus d'une vingtaine de morale, philosophie et théologie[169].

---

[164] J.-P. Perret, *op. cit.*, p. 96.

[165] De Félice payait à ses collaborateurs pour l'Encyclopédie 12 francs de Berne à 10 batz par feuille imprimée de huit pages in-4, chaque page à deux colonnes et chaque colonne à cinquante lignes, plus deux exemplaires de chaque volume paru. Acte passé entre de Félice et G.H. de Haller en 1772; cité par J.-P. Perret, *op. cit.*, p. 236.

[166] Lettre de Bertrand à Osterwald. D'Yverdon, le 6.11.1770. BVN, Ms. 1121, dossier de la Société typographique. Voir l'analyse de ces lettres de Bertrand par J.-P. Perret, *op. cit.*, p. 126 s.

[167] *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des connoissances humaines mis en ordre par M. de Félice*, Yverdon 1770-1780, 42 vol., 10 vol. planches, 6 vol. suppléments.

[168] M. and A. Carozzi, *op. cit.*, présentent l'analyse critique de quelques-uns de ces articles et discutent les raisons de leur réimpression dans les «Suppléments» de l'Encyclopédie de Paris.

[169] Ces articles sont analysés par E. Maccabez, *op. cit.*, et par Ch. Guyot, *op. cit.*

La Société typographique de Neuchâtel

On a vu au chapitre précédent quels sont les liens financiers, amicaux et parentaux qui dictent la longue collaboration de Bertrand avec l'entreprise neuchâteloise. Pendant près de 20 ans, mais surtout au début, jusqu'en 1779, date de la mort de Jean-Elie son neveu, Bertrand va suivre de près la marche des affaires de la Société. Il participe à la rédaction du *Journal helvétique* édité par la Société en envoyant de nombreux comptes rendus d'ouvrages récemment parus en Suisse ou à l'étranger, des notes, des annonces. Il n'est pas possible d'identifier toutes ses contributions, car elles sont anonymes. Bertrand en mentionne quelques-unes dans ses lettres à la Société typographique, notamment les analyses qui concernent les volumes parus de l'Encyclopédie d'Yverdon; dans ces comptes rendus, il reprend parfois ses propres articles («Mœurs», «Ecclésiastique»), en les assaisonnant de commentaires élogieux[170].

Très certainement de sa plume, nous avons aussi d'intéressantes analyses des travaux de S. Gruner sur la géologie de la Suisse[171], ainsi que des présentations critiques des livres de M. Bourit sur les glaciers[172].

En 1773, il publie à Neuchâtel ses *Elemens d'oryctologie*, une classification révisée et mise à jour des fossiles et des minéraux, rédigée à l'intention d'un amateur qui souhaitait ranger méthodiquement son cabinet de curiosités[173].

---

[170] J.-P. Perret, *op. cit.*, p. 240 s., explique pourquoi ces comptes rendus de l'Encyclopédie sont si fréquents et si élogieux: cette publicité déguisée en faveur d'un concurrent était insérée à la demande expresse des libraires Gosse et Pinet de La Haye, distributeurs de l'Encyclopédie d'Yverdon, de qui dépendait également la diffusion des produits de la Société typographique de Neuchâtel!

[171] *Journal helvétique*, janvier 1770, p. 34-45. Analyse de l'article de S. Gruner sur les charbons et bitumes de la Suisse, paru dans les *Comptes rendus des Mémoires et Observations recueillies par la Soc. écon. de Berne en 1768*, 2e partie, Berne 1769. — *Journal helvétique*, mars 1776, p. 21-26. Analyse de la traduction française du livre de S. Gruner, *Histoire naturelle de la Suisse dans l'ancien monde*, Neuchâtel 1776.

[172] *Journal helvétique*, juin 1773, p. 16-27. Analyse de M. Bourit: *Voyage pittoresque fait aux glaciers de Savoie en 1772*, Genève 1773. *Idem*, avril 1774, p. 12-20. Analyse de M. Bourit: *Description des glaciers...*, Genève 1773. — *Idem*, décembre 1776, p. 12-21 et janvier 1777, p. 10-17. Analyse de M.T. Bourit: *Description des aspects du Mont Blanc...*, Lausanne 1776.

[173] E. Bertrand, *Elemens d'oryctologie, ou distribution méthodique des fossiles*, Neuchâtel 1773, XXXIX + 137 + XXI p., fig.

C'est en 1771 que se situe à Neuchâtel le scandale du *Système de la nature* du baron d'Holbach, la bible du matérialisme athée, qui fut réimprimée plus ou moins clandestinement par la Société typographique[174]. Destiné uniquement à l'exportation et devant rapporter gros aux éditeurs, ce livre «diabolique» fut dénoncé par LL. EE. de Berne et par la Compagnie des pasteurs de Neuchâtel, brûlé publiquement et les éditeurs furent sévèrement punis: Osterwald chassé de ses charges publiques et Jean-Elie déchu du Saint Ministère. C'est probablement Bertrand qui tenta, par l'intermédiaire de Voltaire, de faire intervenir le roi de Prusse en faveur des condamnés[175]. Mais Frédéric, «qui avait plus facilement raison des armées autrichiennes que des mauvaises têtes neuchâteloises», ne put répondre à Voltaire que: «Je suis donc réduit à vous faire l'aveu humiliant de mon impuissance.»[176]

Les activités de la Société typographique n'en continuèrent pas moins, de même que l'assidue collaboration du pasteur Elie Bertrand, qui donne ici la plus belle preuve de l'«élasticité de sa conscience»[177] et de son hypocrisie, puisqu'il publiera en 1773 et 1775, sur ces mêmes presses de Neuchâtel, des sermons[178] qui ne distillent certes pas la même philosophie que l'ouvrage du baron d'Holbach!

Bien entendu, on ne trouvera pas la moindre allusion à cette affaire dans l'Autobiographie ou dans la biographie d'Osterwald: on jette un voile pudique sur cette fâcheuse erreur de parcours, qui faisait partie des risques du métier. En effet, pour survivre dans un climat de concurrence acharnée, les éditeurs ne devaient pas être trop scrupuleux dans le choix de leurs publications. La Société

---

174 CH. BERTHOUD, *op. cit.*; CH. GUYOT, *op. cit.*, p. 122 s.

175 Lettre de Voltaire à Frédéric II de Prusse, le 21 août 1771.

176 VIRGILE ROSSEL, *Histoire littéraire de la Suisse romande*, Genève 1891, t. II, p. 145.

177 P. DUMONT, *op. cit.*, p. 224.

178 E. BERTRAND, *Morale évangélique, ou discours sur le sermon de Jésus-Christ sur la montagne, suivi des Elemens de morale universelle, ou tableau des devoirs de l'homme, considéré dans tous ses rapports*, Neuchâtel 1775, 7 vol. Traduit en allemand et publié sous le titre de: *Sittenlehre des Evangeliums oder Betrachtungen über die Bergpredikt Jesu Christi*, Meiningen 1777-1779, 3 vol. Les *Elemens de la morale universelle...* ont été traduits aussi en russe et publiés à Moscou en 1796 sur les presses universitaires de Ridiger et Klaudii, 278 p. — E. BERTRAND, *Sermons sur différents textes de l'Ecriture Sainte*, Neuchâtel 1773, 2 vol. Une deuxième édition est publiée à Neuchâtel en 1779, aussi en 2 vol.

typographique n'échappait pas à cette nécessité: «Elle publiait tout, le bon et le mauvais, et le mauvais plus que le bon, parce que la demande du mauvais était plus forte que l'autre.»[179]

La Société qui ne joue ni ne médit

Désormais installé à Yverdon, Bertrand ne se contente pas de ses travaux de journaliste pour la Société typographique et d'encyclopédiste pour de Félice. Il va reprendre ses recherches géologiques et surtout jouer dans sa petite ville un rôle social important.

La Société économique d'Yverdon avait décidé en 1766, à la suite des tracasseries sourcilleuses de LL. EE., de cesser ses études et publications et de se vouer uniquement à sa bibliothèque; elle prit alors le nom de «Société littéraire», qui devint en 1789 la «Direction de la Bibliothèque», puis en 1827 la «Société de la Bibliothèque publique d'Yverdon»[180]. Bertrand va se dépenser sans compter pour cette entreprise: ses dons en argent et surtout en livres sont importants[181]. Pendant dix ans, de 1773 à 1783, il tient les comptes de la Bibliothèque[182]. Il en rédige et fait imprimer le premier catalogue en 1774, ainsi qu'un supplément en 1783[183].

Il suscite également la création d'un cabinet d'histoire naturelle, embryon d'une partie de l'actuel Musée d'Yverdon. Il lui fait don des doubles de sa collection personnelle, qu'il léguera ensuite en totalité à la Société de la Bibliothèque. Car Bertrand, collectionneur impénitent, fut un «accumulateur» tout au long de sa vie, comme le relève Bork: «the *accumulator*, both in the literal sense of amassing numerous specimens and ideas and also in the more general sense of contributing to the growth of geologically-oriented information»[184]. Après avoir vendu son premier cabinet d'histoire naturelle en 1764, il est maintenant de nouveau séden-

---

[179] Ch. Berthoud, *op. cit.*, p. 9.

[180] J. Landry, *op. cit.*

[181] Régître de la Bibliothèque publique d'Yverdon, contenant, dans l'ordre alphabétique, les noms et titres de ses Bienfaiteurs et de ses souscripteurs à vie, commencé en 1763. Bibliothèque d'Yverdon (abrégé: BY), archives non classées.

[182] Registre des comptes de la Bibliothèque. BY, Archives, BP 20.

[183] E. Bertrand, *Catalogues alphabétiques des livres de la Bibliothèque de la Ville d'Yverdon, commencé en 1761...* Yverdon 1774, 88 p. *Premier supplément au catalogue publié en 1774, de la Bibliothèque de la ville d'Yverdon*, Yverdon 1783, 32 p.

[184] K.B. Bork, *op. cit.*, p. 2 et n. 7.

taire, à Yverdon, et il recrée son ancien réseau de marchands, collectionneurs et pourvoyeurs, afin de se constituer une nouvelle collection. Celle-ci sera importante puisqu'elle occupait trois grandes armoires[185]. Le Musée d'Yverdon conserve encore de la collection Bertrand: 184 minéraux, 44 roches, environ 600 fossiles, 4 spécimens de zoologie. Les provenances de ce matériel, parfois notées, sont celles des collections ordinaires de l'époque: tous les gisements classiques européens sont représentés, avec un accent porté sur les sites suisses, les Alpes pour les minéraux et le Jura pour les fossiles. Il est possible que ceux qui proviennent de Sainte-Croix, du Chamblon, de Saint-Blaise ou d'Hauterive aient été récoltés par Bertrand lui-même. Malheureusement toutes les pièces d'accompagnement originales (boîtes, étiquettes, catalogue) ont été jetées ou perdues. Très rarement, on relève des inscriptions manuscrites, portées à l'encre directement sur des fossiles de grande taille: nom du fossile dans la nomenclature du XVIIIe siècle et brève diagnose en latin. L. Rochat, conservateur du Musée, notait en 1881: «La plupart des échantillons provenant de Bertrand sont indéterminables, le plus souvent on ne sait pas d'où ils viennent, ils encombrent la collection, il n'y en a pas un sur dix qui puisse être placé dans une collection scientifique.»[186] Ce jugement méprisant, typique de son époque et par ailleurs erroné, a justifié une «réorganisation» qui a hélas privé de sa valeur historique ce qui restait de la collection Bertrand.

Le domicile yverdonnois de Bertrand, à la rue du Lac, était devenu un centre très vivant, où le maître de maison recevait beaucoup de monde en soirée: Yverdonnois cultivés et étrangers de passage. On y faisait des lectures, dissertait de littérature, de sciences et de philosophie, jouait parfois la comédie. Mais le jeu et les ragots mondains étaient bannis du salon de Bertrand qui fut baptisé la «Société qui ne joue ni ne médit»[187]. C'est en partie grâce à l'influence et au rayonnement de Bertrand qu'Yverdon fut, dans les

---

[185] L. Michaud, *op. cit.*, p. 3. En réalité, un premier don d'objets d'histoire naturelle fut fait à la Société économique d'Yverdon en novembre 1764 déjà. Voir la lettre de Jean-Charles Bertrand au secrétaire de la Soc. d'Yverdon; de Berne, le 16 novembre 1764. Recueil de lettres, BY 4184.

[186] Catalogue du Musée d'Yverdon, recopié en 1881. Cahier ms. Archives du Musée d'Yverdon.

[187] R. de Guimps, *op. cit.*, p. 15.

années 1770-1785, un centre culturel et un lieu de cure très animé, sans relations avec l'importance économique de la ville.

Les liens de Bertrand avec la Pologne étaient restés très vivants: le cadet des frères Mniszech, le comte Stanislas, vient faire en 1769 un long séjour à Yverdon et à Orbe, chez le pasteur Jean Bertrand, pour s'initier aux techniques agronomiques[188]. Les comtes Pierre et Vincent Potocki reviennent de temps en temps à Yverdon, de même que d'autres seigneurs polonais pour qui les bains d'Yverdon étaient une étape obligée de leur tour d'Europe. Et le roi Stanislas-Auguste n'oublie pas non plus son philosophe suisse, puisqu'il lui adresse en 1784 la médaille «Merentibus»[189].

La collaboration de Bertrand avec de Félice ne s'est pas limitée à l'*Encyclopédie*. Il fournit notamment des notes politiques, économiques, etc., à la contrefaçon du «Voyage d'un Français en Italie» de Lalande, que de Félice édite en 1769[190]. Ces notes étaient tirées des enquêtes faites par les frères Mniszech et par Bertrand lors de leur voyage en Italie en 1767. A la suite de demandes réitérées de Félice, Bertrand extrait de ses papiers et transcrit une suite de «Sermons sur les fêtes» qui paraîtront en 1776[191]. Il lui donne aussi à éditer un des cours de science politique qu'il avait rédigés à l'intention de ses élèves Mniszech, mais cet ouvrage sera publié anonymement[192]. En 1779, de Félice entreprend l'édition d'un nouveau journal littéraire et scientifique, le «Tableau raisonné de l'histoire littéraire du XVIIIème siècle», et demande à Bertrand d'y contri-

---

188 S. Mniszech présentera à la Société économique de Berne un travail sur «Les usages physiques des feuilles des arbres et leurs diverses utilités rurales et domestiques», Mskr. Bd. der ök. Ges., Bibl. Quart 4, Nr. 52.

189 E. Rostworowski, *op. cit.*

190 Jean-Jacques Le François de Lalande, *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 et 1766... Edition corrigée et considérablement augmentée par un savant très distingué* (Bertrand) *qui a parcouru cette charmante partie de l'Europe, l'année 1767*, Yverdon 1769-1770, 8 vol. Lalande n'apprécia guère les adjonctions que Bertrand fit à son ouvrage; il s'en plaignit à de Félice et ce dernier les supprima dans la nouvelle édition qu'il imprime en 1787. Cf. J.-P. Perret, *op. cit.*, p. 183 et 410.

191 E. Bertrand, *Sermons pour les fêtes de l'Eglise chrétienne, pour servir de suite aux Discours sur la morale évangélique*, Yverdon 1776, 2 vol. Traduits en allemand, ces sermons ont paru à Meiningen en 1783, puis à Eisenach en 1789. Cf. J.-P. Perret, *op. cit.*, p. 191.

192 *Elemens de la police générale d'un Etat*, Yverdon 1781, 2 vol. J.-P. Perret, *op. cit.*, p. 197 et 404, attribue à tort cet ouvrage à F.B. de Félice.

buer par des notes, analyses d'ouvrages, annonces, etc.[193]. Comme toujours, ces textes sont anonymes, mais on peut attribuer à Bertrand de nombreux comptes rendus ou extraits de travaux géologiques, des nouvelles littéraires de la Pologne et des résumés des Mémoires de l'Académie royale de Berlin. Dans le numéro de janvier 1782, Bertrand signe de ses initiales un article sous forme de lettres, dans lequel il s'en prend vivement aux théories physiognomoniques de J.-C. Lavater, alors très à la mode[194].

En plus de son domaine de Champagne, Bertrand avait acquis une grande ferme, des pâturages et des forêts dans le Jura, près de Mauborget. Ce domaine de montagne s'appelait Le Thévenon au XVIIIe siècle; il se nomme aujourd'hui La Pidouse (fig. 2)[195]. Bertrand avait l'habitude d'y passer les mois de juillet et d'août, partageant son temps entre des observations d'histoire naturelle, les visites de ses amis et amies d'Yverdon, la direction de travaux d'amélioration foncière ou d'embellissement de sa propriété, la méditation sur les magnifiques ouvrages du Créateur et la rédaction de ses derniers livres, parus tous deux en 1777: *Le Thévenon, ou les journées de la montagne*[196], dédié à la Société qui ne joue ni ne médit, rassemble des contes moraux, des dissertations d'inspiration rousseauiste sur les beautés de la nature, une introduction à l'astronomie, et surtout des observations géologiques d'un grand intérêt sur l'hydrologie karstique du Jura, sur les blocs erratiques de granit alpin si fréquents à La Pidouse, etc.[197]. Bertrand nous y donne en

---

[193] Osterwald, *op. cit.*, p. 71.

[194] E. Bertrand, *Lettres sur les physionomies. A. M. le C. de****, dans *Tableau raisonné hist. litt. du 18e siècle*, janvier 1782, p. 295-315.

[195] Eugène Mottaz, *Dictionnaire historique, géographique et statistique du Canton de Vaud*, Lausanne 1914, t. II, p. 453 et 684. Cette belle ferme existe toujours: coord. 538'25/190'20, alt. 1180 m, commune de Villars-Burquin, à 1 km à l'est de Mauborget. Le toponyme «En Tévenon» désigne actuellement les pâturages et forêts dominant La Pidouse au Nord (CN 1:25 000, feuille 1183, Grandson).

[196] E. Bertrand, *Le Thévenon, ou les journées de la montagne*, Neuchâtel 1777. Un des chapitres du livre, «L'histoire de Sophie du Theil», avait déjà paru en feuilleton dans le *Journal helvétique*, de décembre 1776 à avril 1777. 2e édition en 1780, Neuchâtel, même titre. 3e édition en 1782, avec le titre suivant: *Le solitaire du Mont Jura, récréation d'un philosophe*, Neuchâtel. — L'ouvrage parut en allemand sous le titre: *Der Thevenon, oder die Sommertage auf dem Gebirge, in vermischten Betrachtungen und moralischen Erzählungen*, Leipzig 1778.

[197] Voir l'analyse critique des chapitres géologiques par M. and A. Carozzi, *op. cit.* — Bertrand a également rassemblé ses observations géologiques sur le Jura

quelques pages son testament de naturaliste, toujours passionné par l'observation, transporté par la joie de connaître, mais persuadé qu'on ne parviendra jamais à embrasser «l'immensité des desseins du Maître de la nature», si bien qu'il est inutile de forger des hypothèses, des théories ou des systèmes. Et il conclut:

> «Connois donc ce qui est nécessaire à tes besoins, ce qui peut perfectionner tes facultés et améliorer ton état: sois vertueux, et tu seras assez savant.»[198]

L'*Essai philosophique et moral sur le plaisir*[199] nous montre, avec la *Morale évangélique* et les *Elémens de la morale universelle* publiés deux ans auparavant, quelle fut l'ultime étape du cheminement de la pensée philosophique et religieuse de Bertrand: «Parti d'une orthodoxie fort relative, il passe à une sorte de déisme mitigé, tourne au wolffianisme, donne parfois dans Rousseau, prêche la philosophie du jour, expose la morale naturelle: le type de l'éclectique.»[200]

Toujours en 1777, Bertrand illustre un autre aspect de ses convictions philosophiques et morales: leur mise en pratique dans la société[201]. Il s'affirme ici comme un conservateur fortement attaché au respect des antiques valeurs sociales: un pouvoir fort et souverain, l'Eglise, l'ordre public, les bonnes mœurs, les vieillards, la

---

et les Alpes dans un mémoire qu'il a envoyé à la Société des Amis des Sciences naturelles de Berlin, à laquelle il venait d'être associé. Mais ce travail n'a pas été publié dans les *Beschöftigungen* (1775-1779) ni dans les *Schriften* (1780-1785) *der Berlinischen Gesellschaft naturforschender Freunde*. — La première mention de l'origine alpine des blocs erratiques du Jura et du Plateau est généralement attribuée à H.B. de Saussure (*Voyages dans les Alpes*, vol. I, Neuchâtel 1779) ou à J.-A. de Luc (*Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme*, La Haye 1779). Mais Bertrand avait déjà reconnu et publié ce fait dans «Le Thévenon» en 1777, sans toutefois se prononcer sur le mécanisme de transport de ces blocs. Il est par ailleurs fort possible qu'il tenait cette idée de ses entretiens avec John Strange qui, dès 1773, l'avait déjà formulée sans la publier (G.R. DE BEER, *op. cit.*, p. 106-107).

[198] E. BERTRAND, *Le Thévenon*, 2e éd., 1780, p. 86-89.

[199] E. BERTRAND, *Essai philosophique et moral sur le plaisir*, Neuchâtel 1777. 2e édition en 1780, même titre, même éditeur. Traduit en allemand et publié à Leipzig en 1778. Traduit en italien: *Saggio Filosofico e morale intorno al piacere. Opera del Signor El. B.*, Venezia 1786.

[200] H. VUILLEUMIER, *op. cit.*, p. 514.

[201] E. BERTRAND, *Discours qui a concouru au prix de l'Académie des Sciences de Besançon, de l'année 1777, sur cette question: «Combien le respect pour les mœurs contribue au bonheur d'un état?»*, dans *Journal helvétique*, juin 1777, p. 49-64 et juillet 1777, p. 49-61.

famille, etc. Si les Etats ne se fondent pas sur ces solides piliers éprouvés depuis l'Antiquité, ils ne tarderont pas à s'écrouler.

Au cours des dix années suivantes, Bertrand travaille encore à un «Cours de morale démontrée» qui devait être un monument, dont les *Elémens de la morale universelle* n'étaient que le canevas. «Mais l'affaiblissement de ses yeux ne lui a pas permis de corriger et de transcrire cet ouvrage pour l'impression.»[202] Il prépare en outre une refonte complète de tous ses travaux d'histoire naturelle, publiés ou inédits, qui devaient former un «Système des trois règnes de la nature»; cette synthèse n'a pas non plus été terminée.

En été, Bertrand consacrait beaucoup de temps à ses terres, s'efforçant d'y mettre en pratique les préceptes de la Société économique et les théories agronomiques de son frère Jean: «Ainsi Dieu fit le monde et l'homme l'embellit. Après avoir consacré sa vie à l'étude et au bien de la Société, ce philosophe en employoit la fin a des amusemens champêtres qui n'étoient pas inutiles. Qui sait aimer les champs, sait aimer la vertu.»[203] En hiver, à Yverdon, il remplissait ses devoirs de censeur[204], s'occupait de la Bibliothèque et recevait la Société qui ne joue ni ne médit.

Le 23 février 1787, le vieillard est brutalement frappé par un accident cardiaque:

> «J'ai été remis sur pied deux ou trois mois après avec un peu de force et de la paralysie sur la jambe et le bras gauche et sur la lèvre supérieure. J'ai perdu l'œil droit et le gauche a été fort affaibli; ils sont souvent affectés de douleurs. J'ai conservé par un effet de la bonté de Dieu la mémoire et l'intelligence. Dans cet état j'attends avec résignation, sans inquiétude comme sans crainte, le moment où la miséricorde de Dieu m'appellera à sortir de ce monde pour une meilleure vie.»[205]

Très affecté par le décès de sa femme en 1793, presque aveugle et à demi paralysé, il attendra encore dix ans. Après tant d'activité, de recherches, de voyages, de contacts intellectuels avec toute l'Europe savante, notre philosophe est condamné au repos: il le supportera avec sérénité, comme le montrent son Autobiographie

---

202 Osterwald, *op. cit.*, p. 72.
203 *Idem*, p. 73.
204 Il occupa cette charge à Yverdon de 1778 à 1789.
205 Autobiographie, *op. cit.*, p. 3.

rédigée en 1795 et les dernières lignes qu'il écrivit, trois mois avant sa mort:

> « Je reprends la plume dans le mois de mai 1797, âgé de 84 ans accomplis, pour l'instruction de tous mes chers petits enfants, et ne cesse de prier le Dieu de miséricorde de répandre sur mon fils et sur ses enfants les bénédictions spirituelles et temporelles les plus précieuses. Voilà ce que mon cœur me dictait le 10 mai 1797, et ce que ma plume écrivait à tâton, presque privé de la vue. »[206]

Elie Bertrand s'éteignit à Yverdon le 20 août 1797, à l'âge de 84 ans.

Bilan d'une vie

Nous pouvons maintenant tenter de répondre à la question posée au début de cette biographie: qui était Elie Bertrand? Indiscutablement un homme doué: une érudition vraiment encyclopédique, une vaste mémoire bien organisée au service d'un travailleur acharné et méthodique, un esprit vif, curieux, à l'aise dans tous les domaines.

Indiscutablement aussi un homme dévoré par l'ambition, sachant flatter les puissants, très habile à exploiter toutes les situations au profit de ses intérêts et de son ascension sociale. Et vaniteux de surcroît, étalant volontiers ses titres et ses relations, très fier de lui et de ses travaux comme l'ont relevé ceux qui l'ont fréquenté: «M. B.[ertrand] n'a jamais su résister à l'envie de paroitre dans la confidance des Grands. De la ses desagremens ici, et ceux, qu'assés innocemment, il s'est atiré en Pologne.»[207] Bertrand est «vaniteux jusqu'à la puérilité et il n'a pas laissé ici la réputation d'un philosophe»[208].

Même Voltaire lui disait en 1776: «Si vous étiez un vrai philosophe, si vous aimiez la retraite, j'ai un petit hermitage auprès de Ferney que je vous cederai de tout mon cœur... mais je vois que vous aimez le grand monde...»[209]

---

[206] Autobiographie, *op. cit.*, p. 4.

[207] Lettre de Haller à Tissot. De Berne, le 26.10.1766. E. Hintzsche, *op. cit.*, p. 243, lettre 69/223.

[208] Lettre de Marc Reverdil, Genevois bibliothécaire du roi de Pologne, à son frère Salomon, à Genève. De Varsovie, le 19.4.1769. Bibl. de Genève, Ms. Suppl. 737, p. 259; citée par E. Rostworowski, *op. cit.*, p. 188.

[209] De Ferney, le 31.10.1766. Th. Besterman, *op. cit.*, D. 13638.

On a relevé aussi sa duplicité dans ses relations avec Haller et Voltaire ou avec de Félice. Et son hypocrisie peu admissible pour un pasteur, et même pour un ancien pasteur: «On pourrait suspecter la sincérité de sa foi, si l'on rapprochait l'un ou l'autre passage de ses Sermons de certains de ses actes ou de quelques-uns de ses écrits.»[210] Je rappellerai ici que l'évolution de sa pensée philosophique et de son attitude vis-à-vis des dogmes de l'Eglise officielle a été tracée, assez schématiquement, par Vuilleumier[211] et de façon beaucoup plus nuancée et pénétrante par Dumont[212].

Pour autant que l'on puisse se fier aux sources disponibles, Bertrand montre donc parfois une face déplaisante et critiquable de sa personnalité: celle d'un ambitieux assez peu scrupuleux qui est «pasteur à ses heures» comme le souligne ironiquement Roulet[213].

Mais il n'était pas que cela. Comme ses travaux publiés et sa réputation internationale le démontrent, ce fut un précurseur dans divers domaines de la géologie, un excellent observateur qui avait pour objectif:

> «Etudier les faits, observer la nature et la décrire avec fidélité, voila quelle devroit être la fonction du Naturaliste... Je suis tellement dégouté des hypothèses que je ne puis me résoudre à lire un livre où j'en aperçois l'esprit...»[214]

En outre, il faut aussi relever que c'était un homme capable d'enthousiasme et de dévouement gratuit; il l'a prouvé par son inlassable activité au sein de la Société économique de Berne, de la Bibliothèque et de la communauté yverdonnoises, où son souvenir est resté vivant après deux cents ans.

D'un côté, Bertrand était un homme influencé par les idées de son siècle, progressiste, ouvert et éclectique, prêchant la tolérance, la justice bienveillante, faisant davantage confiance aux données de la science qu'à celles des dogmes révélés. Mais en même temps, et probablement avec tout autant de sincérité, il proclame son attachement aux antiques valeurs acquises: «Il faut des lois, de la règle

---

210 V. Rossel, *op. cit.*, p. 145.
211 Voir *supra*, n. 200.
212 P. Dumont, *op. cit.*, *passim*.
213 L.E. Roulet, *op. cit.*, p. 169.
214 Lettre de Bertrand à Haller. De Berne, le 10.8.1760. BBB, Mss h h XVIII, 19-113.

et une autorité.»[215] C'est donc aussi un conservateur, mais certainement pas un tenant du conservatisme figé. Réformiste, mais pas révolutionnaire.

Quant à son aspect physique, nous n'avons de lui qu'un seul portrait (fig. 1) qui nous montre le pasteur, la plume à la main, âgé de 36 ans. Dans une de ses lettres, il se dépeint comme étant d'un «caractère devenu sérieux par tempérament, par état et par habitude»[216]. Et le seul témoignage que nous possédions sur son comportement de tous les jours date de sa vieillesse: «Il avait dans ses manières, dans son langage, dans les formules de politesse qu'il employait, quelque chose de digne et de théâtral qui frappait beaucoup les jeunes gens, malgré l'expression de bonté qui lui était habituelle.»[217]

Quels que furent réellement l'homme, ses pensées, ses écrits, ses actes, il demeure une figure marquante du siècle des Lumières dans notre pays, comme Taylor l'a relevé[218], et il ne méritait pas l'oubli dans lequel les Vaudois l'ont laissé.

---

[215] Lettre de Bertrand à Haller. De Berne, le 31.5.1759. *Idem*, 51-131. Voir aussi *supra*, n. 198.

[216] *Idem*. De Berne, le 12.10.1760. *Idem*, 19-137b.

[217] R. DE GUIMPS, *op. cit.*, p. 15.

[218] S.B.S. TAYLOR, *The Enlightenment in Switzerland*, paru dans ROY PORTER AND MIKULAS TEICH, *The Enlightenment in national context*, Cambridge 1981, p. 72-89.